



HAL
open science

**L'expérience du voyage pour la création d'outils
paysagistes : les conditions du dépaysement, de
l'inspiration paysagère au fondement de pratiques
paysagistes**
Ainhoa Éliassalde

► **To cite this version:**

Ainhoa Éliassalde. L'expérience du voyage pour la création d'outils paysagistes : les conditions du dépaysement, de l'inspiration paysagère au fondement de pratiques paysagistes. Sciences de l'Homme et Société. 2022. dumas-03697112

HAL Id: dumas-03697112

<https://dumas.ccsd.cnrs.fr/dumas-03697112v1>

Submitted on 16 Jun 2022

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

L'expérience du voyage pour la création d'outils paysagistes

Les conditions du dépaysement : de l'inspiration paysagère, au fondement de pratiques paysagistes.



Raymond Sarti. Intention scénographique de l'exposition "Le Jardin Planétaire" de Gilles Clément, 1999/2000.

Ainhoa Elissalde

Travail Personnel d'Étude et de Recherche (TPER) de la formation Paysagiste DEP

École nationale supérieure d'architecture et de paysage de Bordeaux

Année universitaire 2021/2022

ENSAP
BORDEAUX

• ECOLE NATIONALE SUPÉRIEURE D'ARCHITECTURE & DE PAYSAGE

Ainhoa Elissalde

Date de soutenance orale : 27 janvier 2022

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE ET DE PAYSAGE
DE BORDEAUX
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

REMERCIEMENTS

Je tiens à remercier l'équipe enseignante de l'ENSAP Bordeaux et en particulier, Cyrille Marlin qui a su me faire évoluer dans les étapes de construction de ma recherche.

Je remercie également Thomas Maillard et Alexandre Moisset, dont les conseils ont fait avancer ma réflexion.

Enfin, je voudrais remercier les paysagistes qui m'ont fait voyager le temps d'une conversation : Morgane Robert, Hugo Levère, Hervé Goulaze, Cyrille Marlin, Nicolas Jolles, Maxime Foucard et Grégory Epaud.

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE ET DE PAYSAGE
DE BORDEAUX
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

SOMMAIRE

Introduction : Le voyage, un sujet de paysagiste ?	- 5 -
I - Entrée dans la complexité des pratiques de voyage et le voyage du paysagiste	- 8 -
Chapitre 1 : Approche sémantique et différenciation des pratiques voyageuses	- 9 -
1.1 Le voyage	- 9 -
1.2 Les voyageurs contemporains	- 10 -
Chapitre 2 : Le voyage comme outil dans différentes disciplines à travers les époques	- 12 -
2.1 Les expéditions scientifiques des savants : le voyage comme moyen de découvrir	- 12 -
2.2 Le Grand Tour : Le voyage comme moyen d'apprentissage et de reconnaissance	- 13 -
2.3 Le voyage comme source d'inspiration des artistes contemporains	- 15 -
2.4 Le voyage des écrivains contemporains	- 16 -
Chapitre 3 : Le voyage du paysagiste contemporain	- 17 -
3.1 Le voyage emparé par un paysagiste voyageur de référence : Gilles Clément	- 17 -
3.2 Le <i>voyage</i> et le <i>terrain</i>	- 23 -
3.3 Le voyage dans la formation du paysagiste contemporain	- 26 -
II - Le voyage comme outil des paysagistes contemporains	- 29 -
Chapitre 1 : Les méthodes de recherche pour l'étude des expériences de voyage de paysagistes contemporains : un corpus essentiellement composé par des entretiens	- 30 -
Chapitre 2 : Retours d'expériences paysagistes et paysagère du voyage : deux manières d'appréhender l'étrangeté	- 31 -
2.1 L'expérience du touriste : être étranger	- 31 -
2.1.a. L'hyperstimulation du dépaysement : le regard neuf	- 31 -
2.1.b. L'éthique de l'altérité	- 35 -
2.2 L'expérience de l'habitant : réduire l'étrangeté	- 37 -
2.2.a. Les rencontres	- 37 -
2.2.b. L'installation	- 40 -
Conclusion : Le voyage fondateur de pratiques et spécialités paysagistes	- 47 -
Bibliographie	- 48 -
Annexe 1 : Questionnaire orientatif des entretiens semi-directifs	- 50 -
Annexe 2 : Extrait du journal du domaine du Rayol	- 52 -

INTRODUCTION : LE VOYAGE, UN SUJET DE PAYSAGISTE ?

“Voyager, c’est, au retour, savoir où l’on habite. Le voyage n’a pas d’échelle, il peut se réaliser à même les herbes d’un champ en portant le regard au sol, ou autour de la planète en parcourant les continents. Le premier voyage fut celui d’une échappée du jardin pour atteindre les lieux sans frontière, les landes, les délaissés et la forêt. Ce voyage est le plus important, le plus initiatique. Il n’y avait personne pour servir de guide. Dans tous les autres voyages engagés par la suite, il n’y aura aucun guide, aucune recommandation, aucun ordre, aucun GPS. La découverte est pour moi la seule façon de voyager : comprendre en se laissant surprendre.” (Clément, 2017, p.27).

Les insectes voyagent, les plantes voyagent, le vent ne s’arrête pas à des frontières, notre Terre est un jardin planétaire (Clément, 1997). Cette philosophie, qui présente les humains, les jardiniers, comme gardiens de l’écologie d’absolument tous les espaces qu’ils occupent, est exprimée pour la première fois en 1996 dans le roman *Thomas et le Voyageur* de Gilles Clément. Les voyages ont une place importante dans la vie du paysagiste, botaniste et écrivain (et voyageur) car ils lui inspirent, entre autres choses, la formulation de cette pensée qui sera ensuite utilisée comme référence dans le domaine du paysage, de l’écologie, de l’éducation à l’environnement et plus largement dans la société.

Le voyage est défini par le CNRTL comme un “déplacement que l’on fait, généralement sur une longue distance, hors de son domicile habituel” ou un “déplacement considéré en fonction de la nécessité que l’on a de se rendre dans un lieu déterminé”. Une autre définition donnée par le CNRTL qui semble intéressante à retenir pour la suite est celle du “déplacement fait par des savants dans le cadre de leur spécialité (écrivains, géographes, ethnologues, etc.) dans un but d’études, d’observation et de recherche”. Sans parler de “savants”, au XVII et XVIIIème siècles, les élites et les artistes sillonnent l’Europe, pour parfaire leur éducation et leur culture, ou pour compléter leur apprentissage. Les peintres de ces époques aussi accomplissent ce qu’on appelle le Grand Tour, initié par les Anglais au XVIème siècle. Ce voyage n’a pas pour but de construire une culture propre au voyageur, mais plutôt une culture commune qu’il pourra partager à son retour, car il aura vu ce qui devait être vu. Plus tard, en 1852, le célèbre paysagiste Frederick Law Olmsted publie *Walks and Talks of an American Farmer in England*, un ouvrage dans lequel il fait l’éloge des parcs publics anglais. Ces voyages en Europe, et notamment en Angleterre, lui inspirent les plans du Central Park de New York. Plus généralement, les caractéristiques du paysage anglais, ainsi que la fonction sociale et la qualité esthétique de la conception des parcs anglais deviennent la principale influence motrice derrière les parcs d’Olmsted. Par cet exemple, on pourrait considérer que le voyage a été d’une importante inspiration et qu’il a ainsi permis la création de quelques-unes des plus grandes œuvres du paysagiste.

On peut alors se demander si à la manière d’Olmsted, dans le cadre de leur « spécialité », les paysagistes contemporains se déplacent “sur une longue distance et hors de [leur] domicile habituel” “dans un but d’études, d’observation et de recherche” (CNRTL), et s’il existe des paysagistes-voyageurs aujourd’hui comme Gilles Clément, qui se nourrissent de leurs expériences de voyages pour pratiquer leur profession.

Le thème du voyage a plutôt été emparé par les sciences humaines, la sociologie et plus particulièrement par les anthropologues et ethnographes qui s’appliquent à étudier les

différents peuples et cultures du monde, avec principalement comme angle d'attaque la question du terrain ; on pense notamment aux souvenirs de voyage de Claude Lévi-Strauss dans son célèbre livre *Tristes Tropiques*. Les géographes eux aussi s'intéressent à la thématique du voyage, prise le plus souvent sous l'angle historique de l'exploration, ou encore de la mobilité, on pense par exemple à John B. Jackson qui crée le terme d'"hodologie" pour signifier l'étude des routes et des chemins. Ils s'emparent plus récemment du tourisme et de son aspect notamment économique et parfois même climatique. En paysage, on peut remarquer que le voyage en tant que tel n'a pas fait l'objet de beaucoup de recherches. Ce sujet a été décliné principalement sous les thèmes de la mobilité et du *terrain*, terme qu'il faudra définir afin de le différencier de l'*expérience du voyage*. Le voyage, sous toutes ses formes, est de nature géographique puisqu'il nécessite le déplacement dans l'espace géographique et l'éloignement de son cadre de vie habituel (Lecoquierre, 2010). Les termes d'"espace" géographique et de "cadre de vie" convoquent aussi la notion de paysage, car elle est l'aspect sensible et perceptible de celles-ci. Par ailleurs, on peut noter que bien souvent ce sont les descriptions des paysages qui font voyager les lecteurs à leur tour dans les récits de voyage d'écrivains comme Jack London, Jon Krakauer ou Sylvain Tesson. De plus, il existe bien des récits et carnets de voyage écrits par des paysagistes, on pense notamment au livre *Au fil du trait : carnets d'un arpenteur* d'Alexis Pernet qui témoigne d'un "arpentage vagabond" en Amérique du Nord, mais aussi *Voyages, paysages ibériques* le carnet de voyage qui retrace les voyages de Jacques Simon en Espagne et Portugal entre les années 60 et 70, ou encore *Nuages* de Gilles Clément qui prend la forme d'un journal de bord entre Le Havre et Valparaiso (Chili) en 2004. Le voyage apparaît donc comme une thématique paysagère pertinente.

L'objet de ce mémoire est de considérer le voyage comme un sujet de paysage à part entière, par son inscription dans l'espace, par les relations qu'il crée entre ses différents acteurs et les paysages, par ce que représente le voyage comme moyen de confrontation à l'altérité. S'il existe des paysagistes-voyageurs, le but de ce mémoire est de comprendre **dans quelles conditions les expériences de voyage permettent le développement de pratiques paysagistes**. Autrement dit, quelles expériences de voyage participent à la création d'outils mobilisables par le paysagiste contemporain ? Il s'agira de chercher à savoir dans quelle conditions les environnements exotiques et étrangers peuvent-ils être mobilisés dans la pratique paysagiste au retour d'une expérience de voyage, depuis l'inspiration paysagère au fondement même de nouvelles pratiques.

Afin de structurer ce mémoire, nous nous appuyons sur les hypothèses suivantes qui ont amorcé la recherche. La première est que le voyage à l'étranger serait source d'inspiration d'un processus créatif. En ce sens, les conditions du dépaysement serviraient à développer l'imagination du paysagiste, à l'inspirer ou à l'influencer. La deuxième est que le voyage à l'étranger serait une expérience d'apprentissage. Le paysagiste contemporain pourrait par exemple apprendre des savoir-faire d'autres civilisations, des techniques de construction différentes selon les cultures, des plantes indigènes et endémiques... Enfin, une troisième hypothèse est que la pratique d'observation du paysagiste pourrait évoluer et être remise en question selon son expérience en tant qu'étranger.

Dans le but d'explorer toutes ces hypothèses de recherche, ce travail se déclinera en deux parties. La première partie permettra d'entrer dans la complexité des expériences de voyage, en définissant premièrement ce qu'on entend par *voyage*, puis en s'intéressant à son statut de "moyen" dans différentes disciplines et en le contextualisant dans celle du

paysagiste aujourd'hui. Dans un second temps, nous introduirons un corpus de sept paysagistes ayant répondu à une même grille d'entretien afin de nuancer notre regard sur les conditions de voyage qu'ils retiennent pour pratiquer leur métier. Cette partie permettra de concrétiser les outils mobilisables par le paysagiste après une expérience de voyage.

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE ET DE PAYSAGE
DE BORDEAUX
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

Partie I : Entrée dans la complexité des pratiques de voyage et le voyage du paysagiste

La première partie du travail de recherche doit permettre de cibler le sujet d'étude, et ainsi faire comprendre les termes principaux abordés par la problématique.

Cette première étape propose donc de définir ce qu'est le voyage en comprenant la complexité des activités plurielles que cette notion englobe. Le thème du voyage comporte un riche vocabulaire : l'ailleurs, le dépaysement, l'exploration, la découverte, l'aventure, l'altérité. Définir les différentes pratiques de voyage nous permettra de délimiter les termes importants de cette recherche et ainsi expliquer notre sujet. Par les pratiques, nous nous intéresserons aux praticiens, aux voyageurs donc, afin de contextualiser le sujet du voyage dans un contexte socioculturel actuel.

Nous regarderons ensuite le voyage comme un outil dans différentes disciplines : d'un moyen scientifique au siècle des découvertes et au siècle des Lumières, à un outil de travail pour les écrivains d'aujourd'hui, en passant par un moyen de reconnaissance communautaire via le *Grand Tour*. Cette partie servira à placer le voyage sur un axe historique tout en le présentant comme un *moyen*.

Ceci nous amènera alors à nous demander si le voyage est un moyen dans la discipline du paysagiste contemporain. Après avoir présenté l'exemple du paysagiste voyageur Gilles Clément, nous pourrions appréhender les liens qui existent entre les expériences de voyage et le domaine du paysagiste. Cette troisième partie servira alors à problématiser le sujet et à rendre claires les hypothèses de recherche qui guideront la suite de ce travail.

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE ET D'URBANISME
DE BORDEAUX
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT DE PATRIE

Chapitre 1 : Approche sémantique et différenciation des pratiques voyageuses

1.1 Le Voyage

Pour comparer les différentes façons de voyager il faut tout d'abord comprendre ce qu'on entend par le terme de "voyage". Il est fondé en français à partir des mots latins *via*, (la voie, la route) et *viaticum* (l'argent pour le voyage), et il fait donc écho à l'idée de déplacement et de cheminement. Pour ce mémoire, on ne considérera pas la notion de "voyage intérieur" car on prendra le déplacement physique comme une des composantes principales de la définition. Le déplacement hors de son domicile habituel induit une distance géographique plus ou moins grande. Claude Lévi-Strauss ajoute à l'espace les dimensions du temps et de la hiérarchie sociale dans *Tristes tropiques* (1955, p.92) :

"On conçoit généralement les voyages comme un déplacement dans l'espace. C'est peu. Un voyage s'inscrit simultanément dans l'espace, dans le temps, et dans la hiérarchie sociale. Chaque impression n'est définissable qu'en la rapportant solidairement à ces trois axes, et comme l'espace possède à lui seul trois dimensions, il en faudrait au moins cinq pour se faire du voyage une représentation adéquate".

Selon cette triple temporalité énoncée par Claude Lévi-Strauss, le voyage est une sorte d'échange entre celui qui le pratique, le voyage et les expériences vécues, tout cela étant inscrit dans un contexte social-historique. Le temps joue un rôle important car il signifie que le voyage a une durée et qu'il nécessite un retour pour exister. Cette durée est la condition pour que le voyageur se retrouve hors de son quotidien, lorsqu'il part vers une destination qui l'amène à changer de mode de vie et que le temps qui passe lui fait changer ses habitudes. Le voyageur serait alors une personne qui, face à l'altérité, combine beaucoup d'interrogations et d'adaptabilité en même temps, le tout dans un environnement chronologiquement fabriqué par un départ, une expérience vécue et un retour¹. Dans un sens anthropologique, ces trois temps, avant/pendant/après, participent selon Fernandez (2001) à une transformation du voyageur. Avant, le voyage est un espace de possibilités, c'est une préparation à partir et à s'affranchir d'un contexte. Pendant, le voyage devient une expérience vécue et non plus imaginée. C'est là qu'interviennent concrètement les dimensions du temps, de l'espace, des relations sociales, mais aussi des relations à soi et le sentiment d'étrangeté qui n'est plus chez l'autre mais bien en soi. L'après, c'est en fait un nouveau départ qui résulte d'un vécu et annonce un retour. Le voyageur peut être vu comme celui qui a changé. Revenant avec une interculturalité intégrée, il peut lui-même parfois ressentir le sentiment d'être étranger dans son propre pays. Comme Lecoquierre (2010), nous pouvons citer Stendhal dans les *Mémoires d'un touriste* : "Ce que j'aime du voyage, c'est l'étonnement du retour". Le retour est un nouveau voyage. Le voyageur est celui qui sait car il a vu ce que les autres supposent et a vécu ce que les autres ignorent.

Le voyage semble avoir une dimension formatrice, de l'ordre du savoir et de la connaissance, générés par la curiosité personnelle du voyageur. Fernandez (2001) explique que ce qui fait une expérience de voyage c'est aussi la rencontre entre une ignorance un peu effacée et une connaissance sans cesse en quête d'amélioration. Pour éclairer cette

¹ Fernandez, B. (2001). L'homme et le voyage, une connaissance éprouvée sous le signe de la rencontre. *Question de*, 23, 237-269.

idée, l'anthropologue reprend l'analyse de Barbier qui démontrait que la rencontre entre le connu et l'inconnu permettrait une confrontation entre "une éducation minuscule et une éducation majuscule". La première resterait enfermée dans sa zone de confort, par sécurité et par une certaine peur du dehors, tandis que la seconde serait inéluctablement attirée vers l'extérieur, toujours en quête de découverte, menée par une pensée hybride. Lorsque ces deux "éducations" se croisent et interagissent, elles nourrissent les propres valeurs du voyageur en lui apportant une vision du monde plus complète. L'expérience vécue du voyage favoriserait alors une ouverture vers le monde et éloignerait le voyageur d'une réalité nombrilique, c'est-à-dire centrée sur lui et sa culture propre. Edgar Morin définit d'ailleurs le voyage comme un "décentrement"² qui permet de regarder la France autrement, vue de loin. Le voyage se présente alors comme un outil comparatif, qui permet un certain relativisme et un regard critique sur sa propre société d'origine.

Le voyageur semble alors être celui qui se déplace en étant détaché de sa propre personnalité, l'esprit ouvert et curieux pour s'imprégner de ce qui l'entoure, en quête ou en formation de ce qui lui vaudra une nouvelle identité, qu'il en soit conscient ou non. Cependant, dans une société où les déplacements sont largement démocratisés, il existe différentes manières de voyager et les voyageurs contemporains sont multiples.

1.2 Les voyageurs contemporains

Historiquement, le voyage était synonyme d'exploration mais aujourd'hui il se décline sous plusieurs formes, dont le tourisme. Selon le CNRTL, l'explorateur est une personne "qui explore une région, un domaine géographique dans un but donné", et si on se réfère à l'étymologie *exploratio* qui veut dire « observation, examen », il voyage dans un but d'étude d'une "réalité ou un sujet peu connu ou peu étudié". L'anthropologue Marc Augé déclare dans son livre *L'impossible voyage* (1997, p.13) :

"L'impossible voyage, c'est celui que nous ne ferons jamais plus, celui qui aurait pu nous faire découvrir des paysages nouveaux et d'autres hommes, qui aurait pu nous ouvrir l'espace des rencontres".

Il semble donc que les voyageurs contemporains ne puissent plus découvrir ni rencontrer quoi que ce soit de nouveau car tout paraît avoir été déjà découvert ou étudié. Cela veut-il dire qu'il ne peut plus exister d'explorateurs aujourd'hui ? Nous partons du postulat que même si un lieu a déjà été parcouru, de multiples sujets d'observations peuvent s'y référer et donc différents explorateurs pourraient parler d'un même paysage raconté sous différents angles. Le géographe Yves Lacoste (cité par Lecoquierre, 2010) se sert de l'expression latine *ex prolator* : "se porter en avant vers l'extérieur" pour définir l'exploration. Le terme semble donc être lié à la notion de la longue durée mais aussi à celle du risque. Il est donc possible d'affirmer qu'il existe des explorateurs contemporains, qui ne voyagent plus pour les mêmes raisons historiques de découverte et colonisation du globe, mais bien pour d'autres pratiques. Par exemple, il existe aujourd'hui des explorations dites "sportives" de longues durées et risquées comme le peuvent attester les nombreuses disparitions de

² Morin, E. (propos recueillis par S.Mercier) (septembre 2011). "Edgar Morin - Amoureux du monde". AR magazine voyageur, 08, p.14. Repéré sur <https://ar-mag.fr/edgar-morin-amoureux-du-monde-1731/>.

montagnards dans l'Himalaya³. Nous pouvons aussi nous appuyer sur l'exemple de l'exploration à but journalistique, qui peut parfois prendre la forme d'un long voyage périlleux dans le journalisme d'enquête.

Le risque ou la mise en danger peut donc être un paramètre connu de l'explorateur, mais qu'on retrouve moins chez le voyageur et encore moins chez le touriste. Au contraire, cette forme contemporaine du voyageur tente d'effacer au maximum ce paramètre car il serait tout d'abord en constante quête de sécurité. La dimension du temps permet aussi aux premiers abords de différencier le touriste du voyageur. Lors d'une interview pour le magazine AR (2011, n°08, p.14), le sociologue Edgar Morin expliquait à Sandrine Mercier : *“Le vrai péril du tourisme c'est sa tendance à la superficialité, à la chronométrie, à la rapidité... c'est-à-dire qu'en fuyant notre propre monde, nous retrouvons ses pires défauts : se lever à telle heure, ne pas rater tel endroit, rester trois minutes dans ce musée et repartir.”* Un rapport au temps donc qui différencie totalement une manière de voyager, qui serait dans ce cas plus consommatrice. En d'autres termes, le touriste cherche à être “efficace”⁴ : il tient une liste précise de choses à voir dans un temps donné et laisse très peu de place à l'incertitude. Il doit rendre son voyage rentable. Pour gagner du temps, il est souvent muni d'un guide, qu'il a sûrement feuilleté en amont, et qui l'aide à faire des choix sur les lieux qu'il veut voir en priorité et bien sûr photographier pour prouver qu'il a bien été sur ces lieux. Cependant, à la question *“Le tourisme fait-il partie du meilleur ou du pire de la civilisation occidentale ?”* E.Morin répondait *“les deux”* car même s'il existe la manière superficielle de voyager, le tourisme présente parfois une *“façon qui est de se relier à cette espèce humaine dont on fait partie, qui est à la fois une et diverse, [...], et quand le tourisme permet la compréhension et la sympathie, c'est évidemment ce qu'il y a de meilleur”*⁵. Cette forme de voyage très actuelle présente le voyage comme le moyen idéal pour s'ouvrir à la diversité des cultures du monde, dans un contexte contemporain où la mobilité prend de plus en plus de place et où les possibilités techniques et économiques accentuent la massification des déplacements.

Cet environnement induit d'ailleurs que le tourisme soit multiforme et ne puisse se définir en une pratique ou activité uniformisée. Par exemple, dans le cadre de leur déplacement, un botaniste en mission à l'étranger, un pèlerin sur les chemins de Saint-Jacques de Compostelle, Lourdes ou Jérusalem, une famille partant pour une tour du monde en van, un étudiant en échange universitaire de type Erasmus, pourraient pratiquer du tourisme mais leur voyage ne serait pas décrit comme du tourisme, car leur organisation générale ne serait pas basée sur l'aspect des loisirs qu'il s'agirait à tout prix de maintenir dans un temps imparti (B.Lecoquierre, 2010). Il paraît d'ailleurs évident que les “escapades touristiques” - donc les divertissements - de ces différents profils pris à titre d'exemples ne se ressembleraient pas selon leur âge, leur rythme de voyage ou tout simplement leurs intérêts personnels.

Si la notion du temps et l'intensité de l'expérience de voyage diffèrent entre ses formes variées (exploration, expédition, tourisme...), la confrontation à la différence des lieux, des civilisations et de leurs cultures, par l'éloignement et la découverte de l'altérité, constitue toujours une dimension principale du voyage en général.

³ Par exemple Thomas Arfi, Louis Pachoud et Gabriel Miloche, alpinistes français disparus le 26 octobre 2021 après une avalanche dans la vallée Khumbu, près du Mont Everest au Népal. Voir aussi les très nombreuses disparitions d'autres montagnards dans le monde.

⁴ Lecoquierre, B. (2010). L'usage du voyage en géographie. *Géographie et cultures*, (75), 139-157.

⁵ Morin, E. (propos recueillis par S.Mercier) (septembre 2011). “Edgar Morin - Amoureux du monde”. AR magazine voyageur, 08, p.14. Repéré sur <https://ar-mag.fr/edgar-morin-amoureux-du-monde-1731/>.

Chapitre 2 : Le voyage comme outil dans différentes disciplines à travers les époques

Le voyage est critiqué par Claude Lévi-Strauss dès l'incipit de *Tristes tropiques* (1955) :

“Je hais les voyages et les explorateurs. [...] L'aventure n'a pas de place dans la profession d'ethnologue ; elle en est seulement une servitude, elle pèse sur le travail efficace du poids des semaines ou des mois perdus en chemin.”

Les missions d'exploration sont indispensables pour le métier d'ethnologue. Pourtant, selon Lévi-Strauss, elles peuvent être usantes. Il critique le métier d'explorateur quand il ne sert pas réellement à étudier des faits restés inexpliqués et qu'il est juste un prétexte à l'aventure. Il invoque alors deux formules que nous pouvons différencier : le voyage comme activité spécifique vue comme une fin en soi, et le voyage comme moyen méthodologique permettant la pratique de l'ethnographie.

Si le voyage est vu ici comme un outil professionnel d'une discipline en particulier, nous allons voir dans cette partie qu'il a été une condition pour beaucoup d'autres domaines, de l'ordre scientifique comme social ou même artistique.

2.1 Les expéditions scientifiques des savants : le voyage comme moyen de découvrir

Les voyageurs les plus anciens sont des marchands, pèlerins, ou missionnaires. Ils ont un but précis et ils n'ont pas d'autres choix que de voyager pour y répondre. C'est ce qui rend d'ailleurs la mission la plupart du temps longue et périlleuse, du fait du manque de moyens de transports, du mauvais état des routes, de la faiblesse des techniques de navigation. Pourtant dessinée par les murailles et les clôtures, la vie médiévale est déjà marquée par de nombreux déplacements, d'échelle locale à mondiale. Le Moyen Âge a été une époque de grands voyages : depuis les aventures Vikings vers l'océan de l'Ouest jusqu'aux expéditions dans l'océan du Sud par les explorateurs du prince Henri le Navigateur. Les motifs sont de plusieurs ordres : économiques, politiques et religieux, et scientifiques. L'exploration de la Terre est tout d'abord maritime entre le siècle XV des Grandes découvertes et le siècle des Lumières (XVIIIème). Pour le siècle des encyclopédistes, le voyage relevait d'une mission scientifique avec l'objectif majeur de décrire le monde que seul le voyageur pouvait découvrir, étudier et donc raconter. L'exploration continentale prend le pas sur les grandes missions océaniques avec l'expédition d'Alexandre de Humboldt et d'Aimé Bonpland en Amérique espagnole (1799-1804). Le naturaliste Humboldt (cité par Lecoquierre, 2010) peut ainsi décrire des paysages et étudier des écosystèmes par un récit qui diffère des expériences de navigation classique :

“Dans des expéditions scientifiques, peu de voyageurs ont eu, au même degré que moi, l'avantage de n'avoir pas seulement vu des côtes, comme c'est le cas dans les voyages autour du monde, mais d'avoir parcouru l'intérieur de deux grands continents dans des étendues très considérables, et là où ces continents présentent les plus frappants contrastes, à savoir, le paysage tropical et alpin du Mexique ou de l'Amérique du sud, et le paysage des steppes de l'Asie boréale”.

Cette expédition novatrice car pour la première fois décrite comme “scientifique” fait le lien entre le savant du cabinet, vu comme le “le sédentaire” et le navigateur, auparavant méprisé car ne pouvait être qu’un “aventurier” sans autres facultés ni grand intellect.

Depuis la découverte et la conquête du globe, le voyage est donc considéré comme un outil scientifique indispensable à la connaissance et à la compréhension du monde.

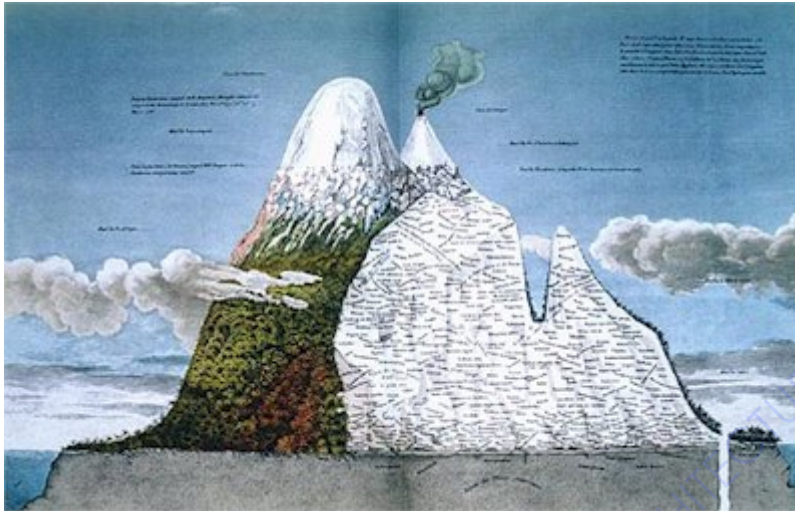


Figure 1 : Alexander von Humboldt et Aime Bonpland. *Vues des Cordillieres et Monumens des Peuples Indigenes de L'Amérique*. Paris, 1810.

Humbolt est considéré comme un précurseur de la biogéographie car il met systématiquement en relation les formations végétales observées et les paramètres des lieux (température, pression atmosphérique, orientations) qu'il note et dessine sur un journal de bord.

Source : <http://acces.ens-lyon.fr/santo/pedagogie/histoire/l'expedition-d-alexandre-de-humboldt-et-de-aime-bonpland>

2.2 Le *Grand Tour* : Le voyage comme moyen d'apprentissage et de reconnaissance

Le *Grand Tour* est une période de voyages à l'étranger tout d'abord initiée en Angleterre et au nord de l'Europe, généralement entrepris par les jeunes hommes fraîchement diplômés. Il est populaire du milieu du XVIIe siècle, avec la création de l'Académie de France à Rome, jusqu'à la fin du XVIIIe siècle, lorsque le déclenchement des guerres napoléoniennes arrête la plupart des voyages à l'étranger. Le *Grand Tour* est extrêmement exclusif et n'est entrepris que par les très riches, principalement les fils de l'aristocratie, les amateurs d'art, les collectionneurs, écrivains et artistes. Les déplacements sont à la fois difficiles et coûteux. Les destinations les plus populaires sont les grandes villes et cités de la Renaissance, ainsi que les vestiges de l'ancienne civilisation romaine et grecque, dont les fouilles d'Herculanum et de Pompéi. Les jeunes touristes passent donc obligatoirement par les lieux considérés à l'époque comme des centres culturels majeurs, comme Paris, Rome ou Venise, mais leur tournée peut également inclure l'Espagne, le Portugal, l'Allemagne, l'Europe de l'Est, les Balkans et la Baltique. Ils vont de ville en ville, passant normalement des semaines dans les petites villes et jusqu'à plusieurs mois dans les trois grandes, selon les moyens économiques de chaque voyageur. A l'origine, ce voyage devait durer environ trois ans et demi : six mois de voyage et trois ans de vie à l'étranger, permettant aux messieurs de s'imprégner des cultures qu'ils visitent et d'améliorer leurs compétences linguistiques. La période de temps passé à l'étranger s'est progressivement raccourcie jusqu'à ce que la plupart d'entre eux n'aient pas voyagé plus de deux ans. Paris est l'étape la plus populaire du *Grand Tour* pour son influence culturelle, architecturale et politique, et parce que les coutumes de la politesse y fleurissent. Cette capitale est

également populaire parce que la plupart des jeunes élites britanniques parlent déjà français, une langue importante dans la littérature classique et d'autres études. Le premier but de ce voyage est donc d'éduquer les jeunes, de les intégrer socialement, notamment par la rencontre des familles royales françaises et italiennes, et par toute cette construction culturelle commune qui leur permettra, à leur retour, d'avoir les bonnes conversations avec les bonnes personnes de leur communauté élitiste qui auront également pu apprécier les mêmes choses. Les voyageurs rentrent généralement chez eux avec des caisses pleines de souvenirs qu'ils ont collectés, tels que des peintures, des sculptures et des vêtements raffinés. Canaletto, Vernet et Panini ont peint pour le marché touristique du XVIIIe siècle. Les peintres Canaletto et Guardi peignent d'innombrables vues de Venise ou du Vésuve, en veduta ("ce qui se voit"), genre introduit à Rome au début du XVIIe siècle, qui représente ce que le regard saisit de la vie quotidienne dans des paysages ou des panoramas urbains très détaillés par la rigueur des lignes tracées et une topographie exacte. Ces représentations sont très recherchées des voyageurs qui veulent ramener des souvenirs du Grand Tour. En plus de parfaire leur éducation esthétique et artistique, le voyage offre une certaine liberté aux jeunes qui loin de leurs pays peuvent échapper aux contraintes familiales. La camaraderie, les rencontres amoureuses et les aventures sexuelles, le jeu et l'alcool font partie intégrante de la socialisation. A l'étranger, les écarts sont tolérés tant qu'ils ne remettent pas en question la position politique ou la stature sociale de ces messieurs une fois revenus dans leur pays natal.



Figure 2 : Venise, Santa Maria della Salute, Giovanni Antonio Canal (Canaletto), 153 x 119 cm, Musée du Louvre, Paris.

Source : <https://www.repro-tableaux.com/a/canaletto/santa-maria-della-salute-12.html>

Le Grand Tour connaît un renouveau au début du XIXe siècle après le rétablissement de la paix en Europe. De cette tradition britannique apparaît le mot "tourisme" en 1841 (du mot anglais, "tourist", soit "voyage circulaire"). La même année, Thomas Cook ouvre en Angleterre une agence de voyages et de nombreuses organisations touristiques françaises apparaissent ensuite. Les *portraits du touriste* et *guides de voyage* abondent dans les maisons d'édition. L'avancée des moyens de communication facilitent la création de différentes formes de voyages dont le caractère à l'origine "utilitaire" s'atténue au cours du siècle pour laisser place au divertissement : le tourisme thérapeutique, la découverte de la montagne, les bains de mer, le tourisme sportif apparaissent. Le XXe siècle accroît cette tendance et voit se développer le tourisme de masse, dont la formation remonte à la loi sur les congés payés de 1936 mais qui se révélera pendant les Trente Glorieuses et est en pleine apogée aujourd'hui au XXIème siècle.

2.3 Le voyage comme source d'inspiration des artistes contemporains

Si le voyage a été un outil d'éducation à l'esthétique et un moyen d'influencer les peintres privilégiés du Grand Tour, il est resté par la suite une source d'inspiration très forte traversant les époques et les styles, jusqu'aux œuvres contemporaines. Celles-ci voyagent aussi, témoignant une forte attirance des collectionneurs pour l'ailleurs. Un exemple typique serait celui de Gauguin qui voyage à Tahiti pour la première fois en 1891 pour chercher d'autres valeurs que celles de la société européenne occidentale. Ce voyage, qui deviendra une installation définitive en 1895, inspire à l'artiste de nouvelles thématiques, par le climat, la végétation, les paysages, le rapport entre l'Homme et la Nature, les mœurs, les mythes... et des scènes de vie ordinaires mais qui lui sont complètement étrangères. La culture polynésienne et l'environnement tropical donnent de la force à ses œuvres en plus de l'influencer, il réalise des sculptures de bois et peint des plus beaux tableaux dont son œuvre majeure au musée des Beaux-Arts de Boston : *D'où venons-nous ? Que sommes-nous ? Où allons-nous ?*, qu'il considère comme son testament pictural.

Dans un autre genre qui est celui de l'art conceptuel, le voyage est un dispositif pour le travail de l'artiste contemporain On Kawara. Depuis le milieu des années 1960, les œuvres de l'artiste japonais sont tirées de ses expériences de l'espace-temps. Après la première de ses *Date Paintings* (Peintures de dates), le passage quotidien du temps est un thème récurrent dans son art. Entre 1968 et 1979, Kawara envoie des cartes postales depuis plusieurs endroits différents de la Terre, dans lesquelles il indique qu'il s'est réveillé, et à quelle heure. Cette série nommée *I Got Up At* est le témoignage d'un itinéraire parcouru, chacune des cartes représentant le lieu d'où elle a été envoyée, par le cachet de la poste qui indique en même temps la date et la provenance. Les cartes postales sont soigneusement conservées dans des plastiques transparents rassemblés dans des classeurs, aux côtés d'autres séries : *I Met* [J'ai rencontré], *I Read* [J'ai lu] et *I Went* [Je suis allé]. La notion du temps est donc croisée à d'autres points de référence, le social, le culturel et le géographique, et forment au final l'autobiographie de l'artiste. Cet exemple montre comment le voyage, en termes de processus, outre le dépaysement, permet d'articuler la situation et le temps à une œuvre qui serait en fait un discours objectif sur la relation entre la vie, l'expérience de Kawara et le monde.

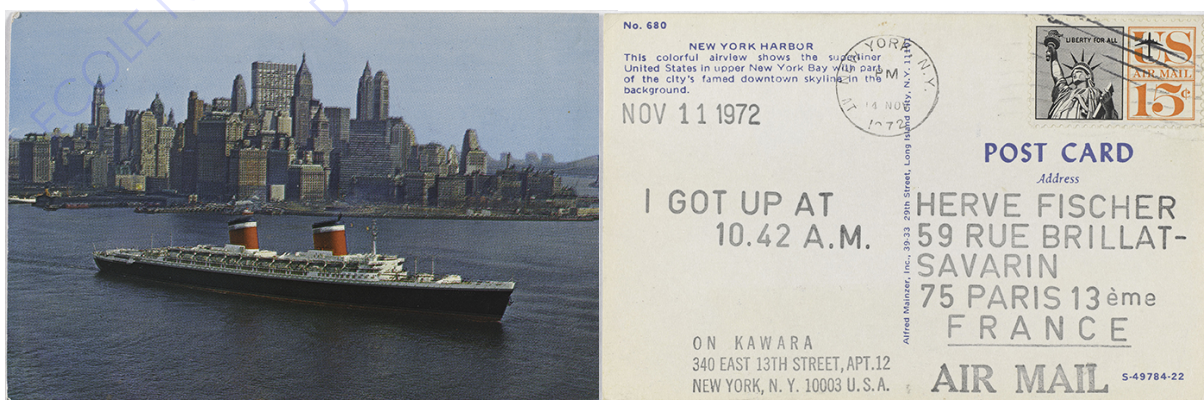


Figure 3 : On Kawara, *I Got Up*, 1972. 52 cartes postales de la série *I Got Up* (1968-1979), datées entre le 2 novembre et le 23 décembre 1972, adressées à Hervé Fischer depuis New York. Centre Pompidou - Musée national d'art moderne - Centre de création.

Source : <https://www.mucem.org/programme/exposition-et-temps-forts/voyage-voyages>

2.4 Le voyage des écrivains contemporains

Le voyage est riche de sens et l'évocation de ce mot ouvre instantanément l'imagination. Tout d'abord apparu sous la forme du récit de pèlerinage, le voyage est un genre littéraire très ancien qui rend compte d'un voyage véritablement effectué par le narrateur qui n'est autre que l'auteur, qui s'adresse généralement à un public de sa même culture. Ce genre hybride n'est pas fictif mais bien factuel, même s'il peut être enrichi de jugements, de points de vue ou de réflexions personnelles ; tout ceci basé sur des rencontres, des émotions ressenties, des choses vues et entendues. Pour les historiens, les récits de voyage ont été une source historique importante une fois contextualisés et analysés. Comme l'historien, le voyageur a la vocation de témoigner. Il est témoin de son temps mais aussi du passé, en empruntant très souvent les fameuses expressions " j'ai vu...j'ai entendu..."⁶. A la manière des premières pages du célèbre récit de voyage de Marco Polo, ces formules sont toujours ancrées dans la rhétorique des voyageurs contemporains et servent à crédibiliser leur parole. L'écrivain-voyageur, ou l'écrivain qui voyage, semble être un médiateur entre le monde extérieur, l'ailleurs, et celui de ses lecteurs. Pour reprendre la métaphore de Moussa (2006), le texte est le calque du paysage réel, exposé à ceux qui ne sont pas aux côtés de l'écrivain. Lui, par la vue et l'ouïe, peut établir un rapport d'immédiateté avec l'ailleurs, comme nous le faisons avec notre environnement. Alors, les écrivains-voyageurs apparaissent comme les témoins de ce que les sédentaires pourront rêver et idéaliser mais non pas forcément aller vérifier directement. Selon Lecoquierre (2010), ces auteurs sont vus comme les gardiens d'une ancienne tradition de déplacement (pèlerinage, nomadisme), adoptant une posture "aventurière" qui expérimente l'isolement, le risque, la peur, l'inconfort et l'incertitude, qui font d'eux des "héros contemporains". Les romans par exemple de Jon Krakauer ou de Sylvain Tesson attestent de la vogue de cette forme de mobilité qui paraît vouloir se déconnecter des codes du monde occidental contemporain. Pourtant, nous savons bien que lorsqu'un voyageur se déplace, il ne peut pas complètement oublier d'où il vient, ni effacer son bagage intellectuel *"qui l'oriente et configure, en fonction de sa propre culture, ce qu'il croit être une perception directe de la réalité"* (Moussa, 2006). Alors, le témoin est en quelque sorte aussi un interprète, qui traduit ce qu'il voit. Aujourd'hui, de plus en plus, les récits de voyageurs en activités sont publiés au fur et à mesure de leurs expéditions, le voyage est leur indispensable outil. C'est un phénomène éditorial qui est devenu massif et le voyage est un genre littéraire largement démocratisé et très apprécié.

⁶ Moussa, S. (2006). Le récit de voyage, genre « pluridisciplinaire » : À propos des Voyages en Égypte au XIX^e siècle. *Sociétés & Représentations*, 21, 241-253. <https://doi.org/10.3917/sr.021.0241>

Le voyage a traversé les époques et les différentes disciplines. Il fut d'abord un outil nécessaire aux sociétés les plus anciennes qui avaient besoin de marchands pour se développer, puis d'explorateur pour connaître le monde. D'un outil scientifique il est ensuite devenu un moyen d'éducation d'un groupe d'élites qui formeront les premiers touristes. Une fois facilité et démocratisé, le voyage devient omniprésent dans notre société contemporaine. Si tout le monde voyage aujourd'hui, en prenant en compte toutes formes de mobilité, nous partons du postulat que les paysagistes aussi voyagent. Nous avons vu plus haut que, même s'il est une fin en soi pour beaucoup de voyageurs aujourd'hui, le voyage reste un moyen de procéder pour plusieurs disciplines, en science, en art ou en littérature. Dès lors, le voyage est-il un outil pour les paysagistes ? Nous savons qu'ils sont bien souvent amenés à se déplacer hors de leur domicile habituel pour se rendre sur un terrain d'étude, généralement pour une très courte durée et pour une mission précise. Il s'agira de savoir si une expérience de voyage qui prend en compte une longue durée, un environnement étranger et une requalification sociale (selon les trois dimensions énoncées par Claude Lévi-Strauss), est un moyen appliqué dans le domaine du paysagiste. Pour cela, nous allons nous appuyer sur l'expérience du célèbre paysagiste-voyageur Gilles Clément, avant de différencier les notions *terrain* et *voyage* et nous intéresser à la place du voyage dans la pratique classique et officielle du paysagiste concepteur définie par la Fédération Française du Paysage (FFP) et la formation du Diplôme d'Etat de Paysagiste (DEP).

Chapitre 3 : Le voyage du paysagiste contemporain

Le terme paysagiste-voyageur peut sembler être une notion "galvaudée"⁷ et artificielle pour dire "paysagiste qui voyage", mais si nous retenons le constat que tout le monde voyage aujourd'hui, nous utiliserons ce terme car le trait d'union nous servira à expliciter le lien qui existe entre le paysagiste, sa pratique et son ou ses voyages, ce qui nous permettra ainsi de le différencier des autres praticiens qui ne voient pas le voyage comme un moyen ou un procédé dans leur pratique.

3.1 Le voyage emparé par un paysagiste voyageur de référence : Gilles Clément

Pour Gilles Clément "voyager, c'est, au retour, savoir où l'on habite" (Clément, 2017, p. 27). Les voyages du paysagiste sont nombreux et embrassent une bonne partie de la planète, notamment les terres australes. Pour lui, "La découverte est la seule façon de voyager : comprendre en se laissant surprendre" (Clément, 2017, p. 27). En plus de répondre à des missions d'ordre botanique ou autres, Gilles Clément se sert du voyage pour s'émouvoir de la beauté des multiples paysages de la Terre, mais aussi des différentes cultures qui y habitent, qui lui permettent de mieux comprendre la sienne.

⁷ Terme utilisé par Moussa (2006) qui critique le terme "écrivain-voyageur" : "Ce n'est peut-être pas un « écrivain-voyageur », selon une formule aujourd'hui galvaudée, avec un trait d'union qui crée une identité et une destinée quelque peu artificielles, mais c'est en tout cas un écrivain qui voyage."

“Ainsi ai-je approché le Nicaragua où deux années de service civil en lycée agricole m’ont permis d’apprécier une autre pensée, une façon de parler sans contour en allant droit au but, une franchise, une candeur joyeuse. Plus tard, au Cameroun, je découvre la naissance historique du jardin, le premier enclos, celui des Pygmées brutalement sédentarisés, obligés de cultiver les plantes qu’ils allaient chercher dans l’espace libre de la forêt. Dans les années 1980, à Bali, choc culturel : la profondeur et le raffinement de cette civilisation m’entraîne dans les fantasmes colorés du polythéisme indo-bouddhiste où il est dit que l’autre doit être heureux ici et maintenant, chose qu’aucune de nos sociétés asservies au rêve de paradis post-mortem ne nous enseigne. Au Japon, je constate que le gazon blanchi par l’hiver – un zoïzia bien vert l’été – dessine avec bonheur un espace de lumière où tous les buissons gagnent en présence...” (Clément, 2017, p. 27).

Les voyages sont utilisés par Gilles Clément comme sources de comparaison des systèmes de vie et de pensée. Comme tout voyageur, il revient donc de ses périples les bagages remplis de références et d’images de paysages parcourus. Ceci au sens figuré comme au sens propre car le paysagiste a bien une boîte dans laquelle il conserve une quantité de photographies et autres documents amassés durant ses déplacements autour du monde. Il contient un fonds documentaire très important, une sorte de réserve dans laquelle il peut aller puiser ce dont il a besoin en fonction de ses projets, de ses recherches théoriques ou de ses conférences (Pousin, 2020, p.2).

Ayant une place très importante dans la vie de Gilles Clément, les voyages semblent influencer grandement son activité de paysagiste ainsi que ses écrits au sujet de différents concepts qui ont marqué les acteurs du paysage à la fin du XXème siècle et au début du XXIème, à savoir : Le jardin en mouvement, le jardin planétaire et le Tiers-paysage. Pour comprendre ce qu’il y a à voir entre ses voyages et sa pratique, nous pouvons nous appuyer sur le concept du jardin Planétaire⁸, qu’il porte à la connaissance du public en 1996 par le biais d’un roman-essai, **Thomas et le Voyageur**, puis par une exposition importante dans la Grande Halle de la Villette en 1999/2000. Lors d’un entretien avec le critique d’art Guy Tortosa, Gilles Clément explique :

“C’est en revenant d’un long voyage que la notion, pour moi très importante, de Jardin Planétaire est apparue de façon claire. C’était en 1984, mais je n’en ai formulé l’idée que quelques années plus tard, en 1996, en utilisant l’écriture sous la forme d’un dialogue épistolaire dans *Thomas et le Voyageur*.” (Clément, 2017, p. 10).

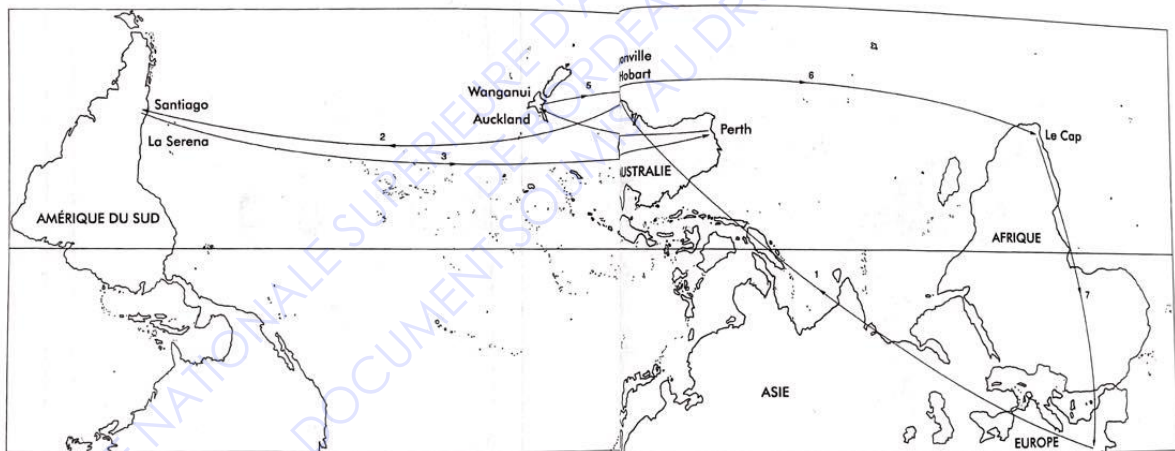
Thomas et le Voyageur, dont le sous-titre est *Esquisse du jardin planétaire*, se structure autour de ces deux personnages. Le premier, Thomas, est un peintre qui observe le monde depuis Saint Sauveur de Givre en Mai, dans la maison de son oncle entomologiste. Avec ses étudiants, il entame un projet qui est de « dessiner le monde ». Le second, le Voyageur, est celui qui parcourt la planète pour atteindre cet objectif :

⁸ Le jardin planétaire est un projet politique d’écologie humaniste qui croise la diversité des êtres sur la planète avec le rôle gestionnaire de l’homme face à cette diversité. Ce concept prend forme à partir de trois constatations : la finitude écologique (fait apparaître le caractère “fini” de la biomasse), le brassage planétaire (mélange et redistribution des espèces par les flux incessants de la planète), et la couverture anthropique (niveau de “surveillance” attribué à l’humain).

“Vous êtes à l’origine, celui qui voit le monde. Je suis à la tâche, celui qui le représente.” (Clément, 1997, p. 212-213).

Ensemble, ils ont choisi d’explorer toutes les dimensions du paysage : l’horizon, l’herbe, l’érosion, la ville, l’ombre, le feu, la légende et enfin le jardin. Ces grands thèmes sont le prétexte pour observer les plantes, les animaux, les reliefs, les ciels qui vont alimenter leur relation épistolaire et former un véritable manuel de géographie vagabonde, d’une poésie à portée pédagogique. Thomas interprète les données que le Voyageur lui envoie depuis son parcours dans les terres australes, des Andes chiliennes à l’Australie. Nous pouvons supposer que Gilles Clément est Thomas. Comme lui, il est enseignant, artiste, et ses collections d’insectes et plantes hôtes (entres autres) forment son cabinet de curiosité. Mais, nous pensons également que Gilles Clément est le Voyageur. Comme lui, il a voyagé dans les terres australes, en Amérique du Sud, en Afrique ou en Australie.

“Disons que ce sont les sources d’inspiration, celles qui ont joué un rôle et sur lesquelles je me suis appuyé. Les insectes jouent un rôle très important parce que c’est à partir de ces insectes que je trouve l’écosystème végétal dans lequel ils sont impliqués. Cela va avec la base de connaissances que j’acquiers petit à petit, mais aussi au fil des voyages.” (Entretien réalisé par Frédéric Pousin le 20 octobre 2014)⁹



Voyage du Voyageur

Figure 4 : Le voyage du Voyageur, en annexe du livre *Thomas et le Voyageur*, Clément, G, (1997).

⁹ Dans le cadre de l’exposition « Gilles Clément. Toujours la vie invente » à L’ENSA Paris la Seine. Repéré sur <http://photopaysage.huma-num.fr/gilles-clement/>

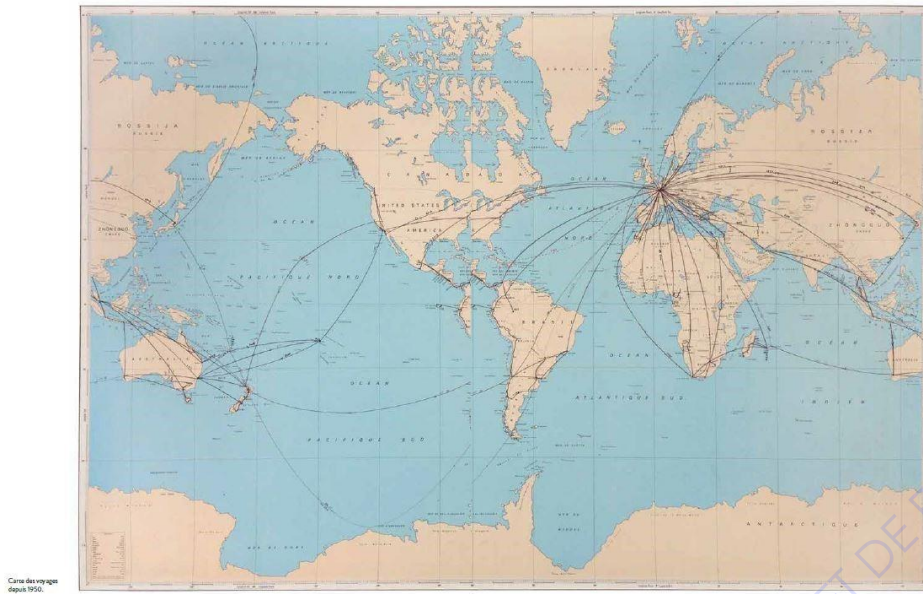


Figure 5 : Carte des voyages de Gilles Clément depuis 1950. Clément, G. (2017). *Toujours la vie invente*. Éd. Locus Solus.

Le paysagiste-voyageur est donc l'observateur (le Voyageur) et l'interprète (Thomas). Il s'étonne de toutes les curiosités qu'il rencontre durant son voyage, et les traduit dans ses écrits comme on a pu le voir avec le roman **Thomas et le Voyageur**, mais aussi dans ses projets de conception de paysages. Dans le cadre de l'exposition "Gilles Clément. Toujours la vie invente" à l'ENSA Paris la Seine (30 septembre-24 octobre 2014), le paysagiste choisi d'illustrer le concept du jardin planétaire par le jardin du quai Branly (Paris) qui représente les paysages naturels des objets exposés dans le musée qui veut promouvoir les arts et les civilisations non occidentales.

*"Chaque fois, des jardins ou des aménagements vont avec les trois grands concepts. Par exemple, dans le jardin planétaire, j'ai mis le quai Branly parce que la question planétaire se réfère là à la culture. C'est l'ensemble des cultures animistes, totémistes, non occidentales, non inféodées au monothéisme qui est rassemblé dans le musée dont on parle. Ça a par conséquent une dimension planétaire."*¹⁰

Le jardin du quai Branly n'illustre pas le biome planétaire au sens biologique car il ne reprend pas les espèces exactes des biomes se trouvant dans les quatre continents non européens (Afrique, Amérique, Asie, Océanie). Il fallait trouver des essences qui pouvaient renvoyer l'image de paysages communs à ces endroits de la planète, mais pouvant vivre sous le climat parisien. Ici, ce n'est donc pas la copie précise des biotopes qui compte mais bien l'esprit, l'ambiance paysagère qu'ils reflètent. La question est alors culturelle. Pas de perspectives ni de pelouses rases, mais des chemins qui serpentent entre les parcelles, des clairières, une jungle et une savane dominée par les graminées. Des formes de pas

¹⁰ Clément, G. (propos recueillis par Frédéric Pousin) (20 octobre 2014) dans le cadre de l'exposition "Gilles Clément. Toujours la vie invente" à l'ENSA Paris la Seine. Repéré sur <http://photopaysage.huma-num.fr/gilles-clement/>.

japonais, un dallage interrompu par un muret avec des marches pour des entrées surélevées (référence aux traditions chinoises), des marches d'ardoise - provenant de carrières françaises - donnant l'illusion de traverser un lit de rivière asséché, sont des détails qui rendent hommage aux cultures représentées dans le musée. Beaucoup de formes (de parcelles, bancs ou ombrières) reprennent celle de la tortue, qui explique la formation du monde, symbole cosmogonique, ou encore de sagesse, longévité, ou fertilité dans les sociétés non-occidentales. Le visiteur voyage à son tour dans ce jardin propice à la méditation, en passant de la rue parisienne à ce lieu à la fois exotique et familier.

Un autre projet qui illustre le jardin planétaire non pas sous une approche culturelle mais plutôt sous un angle biologique, est celui du domaine du Rayol. En 1988, Gilles Clément commence la création du domaine du Rayol dans le Var. Un jardin de 5 hectares dans un terrain en forte pente jusqu'à la mer, tout juste acquis par le Conservatoire du Littoral. La végétation méditerranéenne abonde et influence Gilles Clément qui dessinera un jardin du biome méditerranéen, le jardin des Méditerranées. Ce jardin constitue un morceau de planète qui dévoile des paysages d'Afrique du Sud à l'Australie, en passant par le Chili, la Californie, les Canaries, le Mexique, l'Asie, la Nouvelle-Zélande et l'Amérique subtropicale. Les plantes ne sont pas étiquetées, ce jardin n'est pas un jardin botanique : il est une suite de jardins d'ambiance dans lesquels les paysages de différentes régions du monde de climat méditerranéen se touchent pour former une mosaïque.

“On peut considérer le Domaine du Rayol comme un jardin de promenade le long de paysages exotiques ornés d'un discours plus ou moins savant, parfois technique, parfois ethnobotanique, parfois orienté sur la seule architecture de l'espace et ses symboles, mais on peut aussi le considérer comme le fragment d'un jardin beaucoup plus grand, auquel il se réfère explicitement, doit son existence et pourrait un jour porter assistance, aux frontières de la biosphère, du moins à l'intérieur de ses limites, le Jardin planétaire, habitat unique des passagers de la terre.” (Gilles Clément cité par F.Pousin, 2020, p.4)

Ce projet permet d'exprimer le lien qui existe entre la conception et les voyages, car il a entraîné l'équipe dans divers voyages d'études qui avaient pour objectif de mieux appréhender les milieux méditerranéens du monde, et pour pouvoir, dans la mesure du possible, en ramener quelques échantillons. Accompagné du paysagiste Philippe Déliou et du naturaliste François Macquart-Moulin, Gilles Clément parcourt à nouveau le monde.

“Certaines associations végétales connues par d'anciens voyages ou vues dans les ouvrages ne suffisaient pas à répondre à toutes les questions posées par le projet. Jamais la prairie de carex néo-zélandais ou la colline de puyas chiliens n'auraient vu le jour au Rayol si nous n'étions allés, en Nouvelle-Zélande ou au Chili, extraire du paysage ce qui semblait le plus apte à restituer. Il n'aurait jamais été question d'introduire des black boys ou des restios pour singulariser l'Australie ou l'Afrique du Sud si nous n'avions pas nous-même vérifié que ces espèces marquaient les secteurs méditerranéens de ces régions du monde.” (Grillet & Clément, 2019, p.162)

Le voyage semble ici avoir été nécessaire à la réalisation du projet pour des questions biologiques qu'il fallait vérifier sur le terrain. Les voyages du paysagiste et son équipe apparaissent donc comme une méthode permettant de rencontrer les scientifiques et

universitaires des pays concernés, et de visiter les jardins botaniques et pépinières, qui seront des ressources pour la restitution des paysages dans le domaine du Rayol (Grillet & Clément, 2019, p.163). Équipés d'appareils photo et de flores, les voyageurs, dans le cadre de ce projet, sont donc en *mission* lorsqu'ils effectuent l'expédition botanique au Chili en hiver 1992 qui devait répondre à trois objectifs : découvrir la végétation du Chili central sous ses multiples aspects (paysager, botanique, écologique), rassembler une documentation ayant trait à la géologie, la climatologie, la faune, la flore et l'écologie chilienne, enfin, étudier les possibilités de réaliser un jardin chilien au Rayol au moyen de végétaux présents sur le marché horticole européen et au moyen de végétaux qui feraient l'objet d'une importation depuis le Chili¹¹. Le domaine du Rayol est le premier à tenter de faire pousser des plantes chiliennes en France, ayant toutes été récupérées pendant ce voyage, sauf les *Jubaea chilensis* qui ont été achetés en Europe.

D'autres expéditions en Nouvelle-Zélande ou en Australie, servent à Gilles Clément pour constituer un corpus de photographies qui rendent compte des caractères identitaires, ou des singularités des configurations écologiques. Ces photos représentent la flore et les bioindicateurs de lieux qu'il ne connaît pas mais qu'il regarde avec un regard de paysagiste (Pousin, 2020, p.2). Ainsi, c'est grâce à la prairie des carex Néo-Zélandais, le mallee de black-boys Australiens, la colline des puyas Chiliens ou encore la vallée des fougères arborescentes que les visiteurs du domaine voyagent à leur tour sur plusieurs continents de la Terre par le prisme des paysages méditerranéens.

“Un jardin capable de se révéler au fil des pas. N'est-ce pas ce que nous avons vu, nous, jardiniers voyageurs, allant vérifier ces flores et ces milieux, dans ces pays lointains : des jardins sous les arbres, loin, cachés dans la forêt, dans les clairières ou dans le maquis austral ? S'il n'est pas question de copier la nature, celle d'ailleurs ou celle d'ici, non seulement pour la connaître et l'apprécier mais aussi pour la donner à lire.” (Grillet & Clément, 2019, p.165)

Par ses voyages, Gilles Clément devient alors le témoin de cette “nature” ou plutôt de ces “processus naturels” qu'il amène à voir au public. D'une simple promenade ornementale, le paysagiste propose une expérience à visée pédagogique, qui démontre le caractère évolutif des jardins, en état constant de prospective. Le domaine du Rayol, comme un objet de recherche, est un principe actif qui domine toujours l'aménagement (Clément, 1997). D'ailleurs, la recherche, l'expérimentation, l'exploration, sont des outils mobilisés par le Voyageur dans le roman **Thomas et le Voyageur** :

“Le paysage est ce que l'on voit après avoir cessé de l'observer, m'avez-vous dit un jour. Il faut fermer les yeux après chaque voyage, laisser se décanter les images. Peut être ainsi trouverons-nous derrière ce qu'il reste du paysage un moyen d'entretenir avec lui un rapport différent. Qui sait ? Je suis comme vous, je cherche.” (Clément, 1997, p.14)

¹¹ Macquart-Moulin, extrait du journal du domaine (annexe 2) trouvé sur Grillet, J-P., Clément, G. (2019). *Le domaine du Rayol, Oser les Méditerranées*. Éd. Acte Sud

3.2 Différenciation voyage et terrain

Si pour Gilles Clément qui se nomme lui-même “jardinier voyageur” (Grillet & Clément, 2019, p.165) le voyage est un outil de recherche, l’expérience de voyage devient-elle une expérience de terrain ? Ou bien, à l’inverse, est-ce la mission sur terrain qui lui fait vivre une expérience voyageuse ?

Le voyage peut être une méthode appréhendée par les paysagistes car ils sont confrontés à la pratique du *terrain* qui se traduit généralement par la nécessité du déplacement. Selon le CNRTL, *aller sur le terrain* veut dire aller “sur les lieux que l'on étudie, où se situe ce que l'on étudie, où se situe l'action ; au contact des problèmes concrets, des réalités”. Le terrain est un lieu de travail, presque au même stade que le laboratoire ou le bureau, ou plutôt une annexe du lieu de travail, car le terrain n’est pas permanent, ni fixe, il change à chaque mission. Parallèlement à cela, nous rappelons qu’une des définitions données au voyage par le CNRTL est celle du « déplacement fait par des savants dans le cadre de leur spécialité (écrivains, géographes, ethnologues, etc.) dans un but d’études, d’observation et de recherche ». Mais la méthode du voyage en paysage n’est pas aussi évidente ou obligatoire que dans d’autres sciences comme l’ethnologie car le terrain ne se trouve pas obligatoirement dans une contrée éloignée et il ne nécessite pas toujours le déplacement physique. Le *terrain* et le *voyage* sont alors deux thèmes qui se touchent et l’un peut servir à nourrir l’autre. Mais comme cette proximité n’a peut-être pas été assez différenciée par des contours clairement établis, le voyage en tant que sujet n’apparaît pas explicitement dans les problématiques de la discipline.

Pour les paysagistes, le terrain est une condition de la démarche paysagère pour supposer l’observation/identification des paysages. *In situ*, le terrain permet l’observation directe qui met en évidence des relations, des différences, des enjeux ou des problématiques (Davasse et al., 2016). Le terrain est une modalité pour répondre à une mission, qu’elle soit de l’ordre d’une étude paysagère (observation/identification/interprétation) ou même le préalable d’un projet d’aménagement. Le paysagiste en tant que “spécialiste” en déplacement tient un regard orienté et exercé. Pour le paysagiste Grégory Epaud, “l’expérience de terrain c’est une expérience professionnelle qui s’est souscrite de ton existence, parce que tout d’un coup tu es dans ce domaine professionnel qui fait qu’en fait tu te déplaces et là-bas tu es en terrain, donc ton regard est orienté, ton emploi du temps est orienté, et ce que tu ramènes dans tes bagages ce sont des éléments objectifs que tu t’es fixés pour ton terrain et dans le cadre d’une réponse à une mission” (entretien réalisé le 24 septembre 2021). La pratique du terrain est généralement mobilisée dans le cadre d’une réponse à une commande, réalisée par un client ou un maître d’ouvrage qui permet en fait au paysagiste d’assurer son activité professionnelle et d’être rémunéré. La notion d’emploi du temps est donc importante car c’est celle qui permettra au praticien d’organiser sa charge de travail (comprenant entre autres l’observation, l’étude, l’interprétation) dans le temps et de rendre en quelque sorte son activité rentable. Il semble primordial de considérer d’une part le temps pour différencier le voyage du terrain. Grégory Epaud a participé à plusieurs missions à l’étranger dans le cadre de sa profession de paysagiste ou de *workshops* lorsqu’il était étudiant. En expliquant que ces voyages d’études duraient en moyenne entre 7 et 15 jours, il constate que “c’était du terrain, exotique, mais du terrain” et ajoute : “On pourrait même dire que c’était l’antithèse du voyage.” Le paysagiste retient davantage son expérience au Québec, qu’il considère comme un voyage car après s’y être installé 6 ans, il est revenu habiter en France.

“J’ai plus la sensation de voyage au Québec, où ma temporalité était différente. Une des questions fondamentales c’est la relation au temps qui passe. Je pense qu’au Québec j’ai pris le temps, sur les autres [voyages à l’étranger] non je n’ai pas la sensation d’avoir pris le temps.” (ibidem.).

D’autre part, nous remarquons que le but est aussi un paramètre qui paraît différencier les notions de *voyage* et *terrain*. Les missions sur le terrain ont une durée, généralement déterminée en amont et plutôt courte, car elles doivent remplir un objectif : dans ce cas-là le voyage a donc un motif. A l’inverse, dans **L’usage du monde**, Nicolas Bouvier écrivait :

“Un voyage se passe de motifs. Il ne tarde pas à prouver qu’il se suffit à lui-même. On croit qu’on va faire un voyage, mais bientôt c’est le voyage qui vous fait, ou vous défait” (Bouvier, 2014,p.10).

Nous pouvons rapprocher cette définition à l’expérience du paysagiste Grégory Epaud car elle lui permet de différencier ses expériences de terrains à l’étranger et son expérience de voyage au Québec : “ *Au Québec au bout d’un moment il y a quelque chose de là où j’étais qui est rentré en moi et donc j’ai eu une expérience voyageuse qui m’a permis d’enrichir ma pratique. Je ne pense pas qu’avant ma pratique était enrichie*” (entretien du 24 septembre 2021).

Epaud disait plus haut que l’expérience du terrain exige parfois un retrait de sa propre personnalité et de sa conscience subjective pour pouvoir se focaliser professionnellement sur des analyses objectives (“*l’expérience de terrain c’est une expérience professionnelle qui s’est souscrite de ton existence*”). Le voyage, lui, comme on a pu le voir en première partie, est souvent une quête de soi, même si elle n’est pas toujours conscientisée ou explicitée. Cette nuance est notable dans l’utilisation différente du carnet de terrain et du carnet de voyage. Le premier est un outil de prise de notes objectives, qui rassemble des informations données par le terrain ou des interlocuteurs, sous forme de texte, de représentations graphiques tel que des croquis ou des coupes, qui permettent au paysagiste de prendre connaissance du lieu et de ramener ses observations à l’atelier pour travailler dessus. Le second, selon la spécialiste Pascale Argod, “est le récit visuel et littéraire d’une exploration, qui oscille entre l’art graphique, le journalisme, les sciences humaines et la poésie.” C’est donc une manière de retranscrire un itinéraire parcouru, mêlant reportage et autobiographie, qui recense les paysages traversés, mais aussi les rencontres et les émotions personnelles de l’auteur.

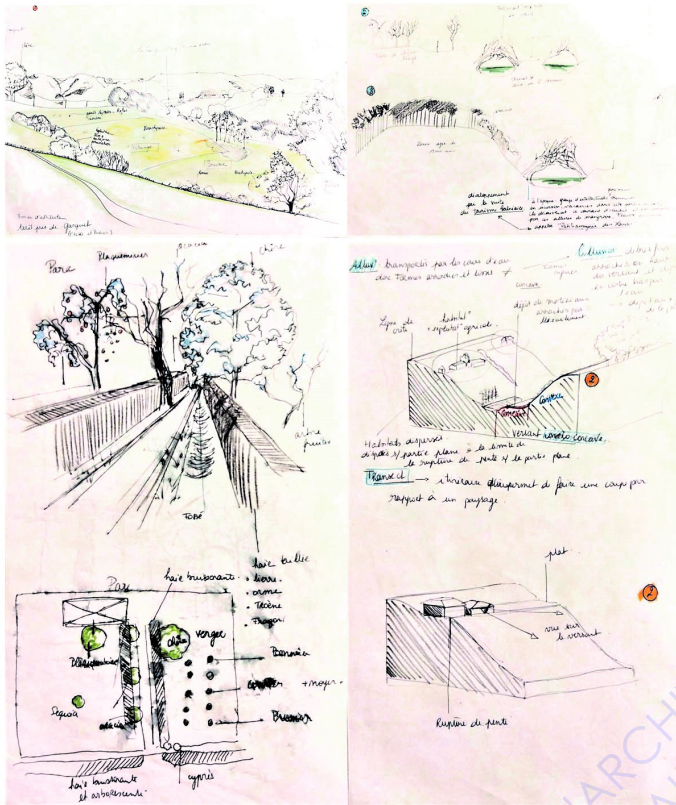


Figure 6 : Extraits du carnet de terrain de Charlotte Donnenuwirth, étudiante en dernière année de paysage à l'ENSAP de Bordeaux.

Dans le carnet de terrain, les méthodes de représentation utilisées par la paysagiste sont notables : le bloc paysager, la coupe, le plan. On observe très peu de texte, qui se limite à des légendes.



Figure 7 : Extraits du carnet de voyage de Charlotte Donnenuwirth.

Les outils de représentation paysagiste comme la coupe, le plan ou le bloc paysager s'effacent et laissent la place à l'aquarelle et au texte écrit à la première personne.

Les notions du temps, du but et de la subjectivité nous permettent de délimiter le voyage et le terrain et de les classer en deux catégories différentes. Ainsi, nous pouvons maintenant nous pencher sur la place du voyage dans la profession du paysagiste contemporain, tout en nous appuyant sur les discours officiels de la Fédération Française du Paysage, du référentiel AFNOR et du code de déontologie de l'activité, ainsi que sur le référentiel du Diplôme d'Etat de Paysagiste.

3.3 Le voyage dans la formation du paysagiste contemporain

Il convient tout d'abord de rappeler quelle est la "spécialité" du paysagiste. Le terme retenu par les services ministériels semble être aujourd'hui celui de "paysagiste concepteur", qui a fait consensus pour le Référentiel AFNOR des Bonnes Pratiques BP X50-787 et permet de différencier la pratique des entrepreneurs du paysage qui utilisent actuellement le terme "paysagiste". Selon la Fédération Française du Paysage (FFP), "pour être pertinente, toute intervention sur le territoire se fonde sur une lecture à la fois savante et sensible du paysage. Le paysagiste fait donc appel à des disciplines scientifiques - historiques, sociologiques, économiques - ou artistiques. Combinées ensemble, ces références l'aident à construire un projet ancré sur un argumentaire solide autant que sur la capacité inventive du concepteur. Ancrage et créativité fondent la démarche paysagère". Le paysagiste concepteur intervient relativement dans l'ensemble des espaces, territoires et infrastructures, quelle que soit leur échelle, en milieu urbain, rural ou naturel. Dans le cadre de ses missions, il conseille et assiste son client pour la conception et l'installation de projets. Il conduit notamment : des études relatives aux paysages, aux espaces publics et aux territoires (comme le diagnostic paysager, environnemental, mais aussi en aménagement urbain et urbanisme) ; il intervient dans la programmation et la planification, la maîtrise d'œuvre, la conduite de la réalisation des projets ainsi que des missions d'assistance à la gestion ; enfin, il peut aussi diriger l'information, la sensibilisation, la formation, l'enseignement et la recherche.

Le paysagiste concepteur est donc amené - dans la mesure du possible, la plupart du temps - à se déplacer hors de son domicile habituel dans le cadre de son travail pour mener à bien sa mission, pour effectuer l'observation lors de la phase "diagnostic" d'un projet d'aménagement par exemple. On parle ici d'une expérience de *terrain* et non pas forcément d'une expérience de *voyage*, notions que nous avons pu différencier plus haut mais qui, nous le rappelons, peuvent parfois se rejoindre.

Dans l'annexe 3 du référentiel de la formation du Diplôme d'Etat de Paysagiste (DEP) relative aux modalités pédagogiques, un point aborde les sorties de terrain, visites et voyages d'études qui seraient nécessaires au "dépaysement" pour "voir autrement les problématiques abordées par la formation, [...] élargissant la culture et l'expérience dans de nombreux domaines". Ici on parle de voyage vers un environnement étranger dans le cadre d'un enrichissement culturel et d'une expérience en général. A ne pas confondre avec un voyage d'étude, spécifique à l'apprentissage d'une pratique de l'observation du paysagiste sur le terrain, comme l'est par exemple le voyage inaugural dans les Pyrénées que font les élèves de première année de paysage à l'ENSAP Bx afin d'appréhender les outils de *terrain*.

Dans le référentiel de la formation du DEP, une expérience de voyage à l'étranger à proprement parler ne fait pas partie des prérequis pour l'obtention du diplôme. Cependant, "la maîtrise d'une langue vivante étrangère (niveau B2) et la réalisation d'au moins une expérience de travail en langue étrangère « workshop » international, atelier, stage à l'étranger, mobilité Erasmus, ou un master conjoint avec un établissement d'enseignement supérieur étranger" sont demandés. Le référentiel parle ici d'une maîtrise de langue étrangère à un niveau avancé, qui demande concrètement de comprendre le contenu essentiel de texte complexe ou une discussion technique dans la spécialité, communiquer avec spontanéité et aisance avec un locuteur natif, s'exprimer de façon claire et détaillé sur une grande gamme de sujets, et émettre un avis. Nous comprenons que ce niveau est demandé principalement pour ajouter une compétence sur le curriculum des élèves, mais également car selon la FFP, la profession s'exerce partout dans le monde et les agences de paysage française -qui forment un des principaux débouchés pour les diplômés à la sortie de l'école- concourent et réalisent régulièrement des projets à l'étranger. Ces arguments certes très pragmatiques, font apparaître un autre objectif -non formulé car peut être trop abstrait- qui est d'inciter les élèves à se former à l'étranger pendant une durée déterminée, afin qu'ils reviennent avec une expérience de voyage qui leur est propre.

Ni les définitions de la FFP, ni le code de déontologie des paysagistes concepteurs, ni le référentiel de la formation DEP (même s'il mentionne un niveau de langue étrangère), n'évoquent la nécessité d'une expérience de voyage à l'étranger pour devenir "paysagiste concepteur". Néanmoins, la FFP écrit pour décrire les compétences du paysagiste qu'il "met à jour ses connaissances et adapte ses compétences tout au long de sa vie, notamment par la participation à des actions de formation continue". Nous avons vu plus tôt que l'expérience de voyage, dans son sens le plus large, et donc le voyage à l'étranger, permet de mettre à jour les connaissances et implique une adaptation des compétences, et peut être considéré comme une sorte de formation en soi. Dans ce sens, l'expérience du voyage à l'étranger serait un outil qui permettrait de développer la pratique du paysagiste contemporain.

Cette première partie nous a permis de formuler d'une part une base théorique sur la thématique du voyage, puis d'autre part de faire un état des lieux sur la place de ce concept dans la profession du paysagiste. Ces premières considérations ont renseigné la complexité et la pluralité des expériences de voyages, mais ne sont pas exhaustives et demandent à être amendées. Cependant, pour la suite de la recherche nous retenons le voyage comme la confrontation à la différence, à l'éloignement et à la découverte, par la prise en compte d'une expérience inscrite dans le temps, l'espace et la hiérarchie sociale (Lévi-Strauss, 1995). Aborder l'origine et les étapes historiques du voyage, ainsi que s'intéresser au voyage du paysagiste à travers l'exemple de Gilles Clément d'un côté et les définitions de la profession de l'autre, permet de faire émerger une problématique nouvelle dans le domaine du paysage. Si tout le monde voyage aujourd'hui (en prenant compte ici de la définition large du voyage comme le déplacement hors de son domicile habituel), l'objet de ce mémoire n'est pas de questionner si le paysagiste est un voyageur, mais plutôt de s'intéresser au rôle du voyage dans la pratique des paysagistes : l'expérience du voyage n'est-elle qu'une source d'inspiration pour un rendu final du projet ou cette expérience est-elle vouée à modifier d'autres choses dans la pratique professionnelle ? De cette question émerge la véritable problématique de ce mémoire qui est de comprendre **quelles sont les conditions concrètes qui peuvent faire de l'expérience de voyage un moyen de pratiquer le paysage**. Les hypothèses du voyage à l'étranger comme expérience d'apprentissage et celle du voyage comme source d'inspiration d'un processus créatif ont été abordées dans cette première partie, mais restent à approfondir en seconde partie par une démarche basée sur un corpus de paysagistes qui servira aussi à éclairer la troisième hypothèse, qui suppose la position d'étranger comme une condition à l'expérience de voyage comme outil.

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE
DE BORDEAUX
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT DE PREMIER VUE

Partie II : Le voyage comme outil des paysagistes contemporains

Après avoir tenté de définir les termes associés à l'expérience de voyage et du métier de paysagiste, cette seconde partie s'attachera à étudier les différents outils que pourraient apporter les expériences de voyage aux paysagistes contemporains et à comprendre quelles peuvent être les conditions de ces expériences. Cette partie présentera tout d'abord la méthode de recherche employée, principalement appuyée sur des entretiens effectués avec des paysagistes français ayant voyagé à l'étranger. Par ce corpus, il sera possible de dégager différentes façons d'appréhender l'étrangeté selon ces différents profils de paysagistes. L'étrangeté, notion évoquée dans la troisième hypothèse (énoncée plus haut), ainsi que la formulation "être étranger" seront alors définis. Ces termes nous permettront de distinguer deux conditions à la mobilisation d'outils ou pratiques paysagistes : l'expérience du touriste et du dépaysement d'un côté, l'expérience de l'habitant et de l'ancrage de l'autre. Cette partie analysera ces deux expériences de voyage afin de pouvoir en déployer un éventail de dispositifs utilisables dans les pratiques professionnelles des paysagistes, en partant des retours d'expériences des praticiens interrogés dans le cadre de cette enquête.

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE
DE BORDEAUX
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

Chapitre 1 : Les méthodes de recherche pour l'étude des expériences de voyage de paysagistes contemporains : un corpus essentiellement composé par des entretiens

Pour rappel, la première hypothèse évoquait le voyage comme expérience d'apprentissage et la seconde décrivait le voyage comme source d'inspiration. La troisième hypothèse supposait que l'étrangeté pouvait être un outil expérimenté lors d'un voyage et remobilisable par le paysagiste dans le cadre d'une observation paysagère par exemple. Dans le but de vérifier ces hypothèses de recherche, des entretiens semi-directifs ont été effectués avec des paysagistes DPLG ayant eu une expérience de voyage à l'étranger ou dans un environnement exotique et qui aujourd'hui exercent en France. L'objectif est de comprendre comment ils considèrent le voyage dans leur profession et qu'est-ce qu'ils retiennent de leurs expériences voyageuses pour leur pratique actuelle. Une grille d'entretien (annexe 1) a alors été rédigée afin de pouvoir récolter des réponses concrètes et comparables les unes avec les autres.

Le corpus se constitue donc de 7 paysagistes qu'il convient de présenter. Hugo Levère est paysagiste DPLG depuis 3 ans, il est aujourd'hui chef jardinier d'un jardin géré par une entreprise touristique en Corrèze et est un membre actif de l'association Paysagistes Sans Frontière (PSF). Cette structure lui a permis de faire plusieurs voyages notamment en Bosnie-et-Herzégovine, qui lui ont d'ailleurs inspiré son projet de fin d'étude paysagiste en forme de carnet de voyage. Hervé Goulaze est également paysagiste DPLG depuis 4 ans, il est actuellement doctorant et professeur à l'école de paysage de Bordeaux. Il a mené une recherche autour des paysages alimentaires lors de son expérience au Brésil dans le cadre d'un échange universitaire, et effectue aujourd'hui une thèse qui découle de ce sujet-là en France. Maxime Foucard et Nicolas Jolles sont paysagistes et vidéastes membres du collectif Les Bobines du paysage. Leur projet de fin d'étude en 2016 est le fruit d'un échange universitaire et d'un voyage en Turquie. Cyrille Marlin est architecte et paysagiste DPLG, il est également enseignant-chercheur, et a effectué plusieurs déplacements entre la France et le Japon. Morgane Robert est paysagiste DPLG, également enseignante à l'Ensap de Bordeaux et a réalisé une thèse qui a nécessité plusieurs séjours sur l'île de La Réunion. Enfin, le dernier paysagiste DPLG à avoir été interrogé est Grégory Epaud, qui a vécu plusieurs expériences à l'étranger mais qui, comme on a pu le voir précédemment, ne les considère pas toutes comme des voyages. L'expérience qui nous servira dans cette seconde partie sera donc surtout celle vécue au Québec, là où il établit d'ailleurs son projet de fin d'étude en 2010.

L'échantillonnage utilisé pour ce mémoire est essentiellement constitué de paysagistes ayant expérimenté le voyage dans le cadre d'une thèse ou de projet de fin d'étude, donc basé sur de la recherche ou sur un dernier travail étudiant. Ce corpus n'est alors pas représentatif de l'ensemble de la profession de paysagiste, car il est composé presque exclusivement de professionnels travaillant en tant que chercheurs et indépendants, qui ont vu leur pratique bouleversée par une expérience singulière de voyage. Néanmoins, cela peut d'ores et déjà être interprété dans le sens où le voyage n'est pas toujours utilisé comme source d'inspiration de processus créatif, mais plutôt comme expérience méthodologique ou comme moyen de recherche scientifique et/ou paysagiste. Au regard de cet échantillon, pour mener une étude scientifique plus exhaustive, il aurait fallu rencontrer des paysagistes qui pratiquent une activité plus "classique" selon les standards appris à l'école de paysage. Pour porter ce mémoire un peu plus loin, il resterait

donc à enquêter auprès des “paysagistes concepteurs”, “professionnels au service des décideurs de l’aménagement” (FFP), autrement dit les maîtres d’œuvres travaillant dans des structures comme l’agence de paysage. Par ailleurs, il faudrait aussi comparer l’échantillon obtenu avec un échantillon de paysagistes n’ayant pas eu d’expérience de longue durée à l’étranger, afin de comparer les pratiques paysagistes avec et sans expériences de voyages.

Chapitre 2 : Retours d’expériences paysagistes et paysagère du voyage : deux manières d’appréhender l’étrangeté

Le dictionnaire critique *Les mots de la Géographie* (Brunet et al. 1993) définit l’étranger comme celui “venu d’ailleurs, ou vivant ailleurs”, il est au sens strict, “celui qui relève d’un autre Etat, qui a une autre nationalité”. Ce mot vient de la formule latine *ex-traneus* qui veut dire “qui est tiré à l’extérieur” : l’extranéité serait la qualité d’étranger. Cette notion est aussi liée à celle de l’inconnu, comme la langue étrangère par exemple. Ce chapitre abordera deux façons différentes d’appréhender cet état par les paysagistes rencontrés. Premièrement, nous verrons comment ils peuvent tirer parti de la posture d’étranger et dans quelles conditions l’expérience du touriste peut leur être favorable à la mobilisation d’outils paysagistes. Ensuite, nous étudierons par les expériences habitantes comment la réduction de ce sentiment d’étrangeté ou extranéité peut aussi être une modalité que l’on retrouve dans la profession des paysagistes. L’expérience du touriste comme celle de l’habitant vont déployer chacune de leur côté une multitude de comportements paysagistes, et nous chercherons à comprendre comment ils peuvent inspirer de nouvelles méthodes au retour du voyage.

2.1 L’expérience du touriste : être étranger

2.1.a. L’hyperstimulation du dépaysement : le regard neuf

Selon le CNRTL, le dépaysement est l’action de “déconcerter quelqu’un en le transportant dans un cadre inhabituel, en modifiant ses habitudes”. La personne dépaycée se retrouve donc en situation de désarroi face à des situations inattendues qui découlent d’un changement généralement volontaire de mode de vie. Cette personne qui expérimente le dépaysement tient une posture d’étrangère. Marcel Proust disait : “Le véritable voyage de découverte ne consiste pas à chercher de nouveaux paysages mais à avoir de nouveaux yeux”. La notion de regard paraît être inhérente à l’expérience du voyage tout comme elle peut l’être aux pratiques paysagistes. Qu’est-ce qu’avoir un regard neuf ?

Pour Gilles Clément, c’est tout d’abord être surpris. Lors d’une conférence sur le GPS et le Paysage, le paysagiste explique l’ennui qu’on subit à être téléguidé et “robotisé en obéissant”, et le danger qu’on court à ne plus avoir l’obligation de se repérer et de mémoriser. Il ajoute que pour un paysagiste, perdre la mémoire visuelle serait vraiment problématique. Il se sert donc de “ne pas savoir avant comment est le lieu” parce qu’il veut être surpris par son existence, son caractère, sa lumière, son dessin etc. D’ailleurs Gilles Clément n’achète les guides des lieux où il se rend qu’à son retour du voyage.

“Parce que si on l’achète avant, dans le guide on va vous dire quoi aller voir. Mais pourquoi ? Moi quand j’arrive dans un pays que je ne connais pas, je

veux juste être surpris par ce que je vois, donc il ne faut pas qu'on me dise "voilà ce que vous devez voir vous". Ce n'est pas possible."¹²

La surprise va le mener à ce qu'il nomme le cheminement par incitation. Cela se définit par aller d'un point à l'autre par le désir, lorsque nous savons où nous voulons aller mais que nous sommes attirés par quelque chose dans le paysage, et de ce point qui nous a attirés, nous allons en voir un autre un peu plus loin etc.

"Et là on voyage vraiment, et on est surpris de lieu en lieu. Et on découvre ce paysage et on le mémorise. Parce qu'on est ému, on ne peut pas l'oublier."

La mémoire visuelle se gagnerait donc par la surprise ainsi que par l'émotion. La question émotionnelle du paysage est très importante pour Gilles Clément qui demande à ses étudiants "quelle est votre émotion ? quel est votre rêve ?" quand ils sont sur site, pour aller au-delà des données objectives et pouvoir répondre quelque chose qui n'est pas dit¹³. D'ailleurs, lors de déplacements d'ordre professionnel, comme par exemple les expéditions menées pour le projet du jardin des Méditerranées, le cheminement par incitation outrepassa le programme initial :

"Il nous arrivait de nous écarter de la route à suivre par simple curiosité botanique. Ne fallait-il pas vérifier l'existence de certaines espèces uniques et légendaires ? Partis pour étudier le fynbos, nous n'avons pu résister à l'attrait de l'étonnant welwitschia, en plein désert de Namibie, deux mille kilomètres au nord du cap Bonne-Espérance où nous étions censés nous attarder." (Clément & Grillet, 2019, p.163).

Ainsi, même si dans cette mission le regard est à la base orienté par les exigences du projet, il reste libre de s'extasier devant les différences et les similitudes trouvées sur les continents parcourus. Gilles Clément et son équipe voyagent dans une ambiance euphorique générée par les engouements de chacun. Le paysagiste utilise la formule "comme si à chaque fois nous découvrons le monde" (Clément & Grillet, 2019, p.163) pour témoigner de sa posture d'étranger constamment étonné et surpris par ce que nous réserve notre planète (dans ce cas-là, au sujet de la puissance adaptative de la nature).

Cet étonnement, le paysagiste Grégory Epaud le rattache à l'expérience de se sentir un touriste.

"Je crois que j'ai une posture de touriste. En fait c'est vrai qu'une des puissances du paysage c'est de garder toujours une candeur par rapport à ce qu'on voit. De ne pas préconcevoir ce qu'on regarde et d'être touché par ce qu'on regarde. Là né l'émotion paysagère. Pour moi, un paysagiste c'est quelqu'un qui travaille cette fibre là. Cette fibre d'être touché par ce qu'il regarde. Et je pense que pour être touché il faut avoir une forme de candeur touristique, comme les premières fois que l'on se rend dans un pays et que l'on s'étonne de la manière dont ils

¹² Gilles Clément – GPS et Paysage – Captation du 02/06/2021 à Tourtouse, au théâtre de plein air <https://www.youtube.com/watch?v=GeFJWxVcXUE>

¹³ *Ibidem.*

servent le café par exemple. Un truc qui en fait est hyper banal au quotidien, mais qui nous étonne parce qu'on s'étonne de tout à l'étranger." (Entretien du 24 septembre 2021).

Le paysagiste se sert ici de la posture du touriste pour s'émouvoir des paysages, qu'ils soient extraordinaires ou complètement ordinaires. En France, où il pratique, sans aller jusqu'à la surprise du café, ce comportement d'étranger lui permet de s'appliquer à trouver des qualités et des spécificités à la plus banale des places d'église en lui consacrant une importance particulière de par ses valeurs intrinsèques. Selon lui, le regard neuf se trouve dans ce décalage.

Le voyage pousse à aller à l'encontre de sa propre vision des choses et "voir autrement" implique le décentrage d'une pensée héritée¹⁴. L'altération du regard selon Fernandez (2001) entraîne quelques sacrifices (orgueil, vanité, complexe de supériorité, esprit rationaliste...) que tout le monde n'est pas prêt d'abandonner. Le regard neuf, l'émotion paysagère, qualités utiles aux paysagistes, pourraient donc s'acquérir grâce à l'expérience du voyage qui, par le dépaysement, délaisse les habitudes de pensée et décale donc cognitivement les réflexes du voyageur. Grégory Epaud veut conserver cette attitude de touriste au retour de ses voyages pour la mobiliser dans sa pratique paysagiste :

"Je pense que le regard paysagiste ça doit être un regard qui s'étonne tout le temps. Moi j'ai tout le temps l'impression d'être un touriste en fait. En France, ce regard se travaille, ça se travaille pour découvrir les choses avec un décalage." (Entretien du 24 septembre 2021).

Maxime Foucard, membre du collectif "Les bobines du Paysage", utilise ce regard neuf beaucoup plus facilement lorsqu'il est à l'étranger car il ressent une stimulation constante par le dépaysement. Les différences culturelles mais aussi les nouvelles formes d'espace, ambiances, et même les pratiques ordinaires et banales le font immerger dans un autre univers qui serait tout d'un coup incitatif.

"Tout devient intéressant et du coup il y a une espèce d'hyper stimulation de la créativité, de mon envie de saisir les choses, de les montrer de telle manière, de vouloir les raconter. A l'étranger il y a une espèce de super-pouvoir, une liberté, en France c'est plus compliqué d'avoir un regard neuf à chaque fois pour avoir cette amplitude créative." (Entretien du 21 septembre 2021).

Une hyperstimulation donc qui va augmenter la capacité de création, et ainsi permettre à Maxime Foucard et Nicolas Jolles d'étirer leur ambition pour leur travail personnel de fin d'étude (TPFE) commun en expérimentant une nouvelle pratique paysagiste : l'approche filmique. L'analyse de deux quartiers, témoins de mutations socio-urbaines d'Istanbul, est le prétexte à pratiquer l'outil vidéo et les mène finalement à faire évoluer et multiplier les supports qui racontent leur expérience : un film, une exposition, un livret, une conférence. Dans leur "retour sur la méthode", les paysagistes écrivent qu'il n'y pas de méthode établie pour faire projet, car chaque situation mérite une approche sur mesure selon ses caractères propres, le site, le point de vue de l'observateur etc. Faire un TPFE à l'étranger les a fait se

¹⁴ Fernandez, B. (2001). *L'homme et le voyage, une connaissance éprouvée sous le signe de la rencontre*. Question de, 23, 237-269.

poser tout un tas de questions, aussi bien dans la compréhension des systèmes formels et culturels qui régissent la ville d'Istanbul, que sur leur métier de paysagiste et la manière de le pratiquer.

“En tant qu'étudiants français, formés dans un cadre limité (culturel, politique, géographique, écologique, historique, etc.) nous sommes par définition des observateurs « alternatifs » dans ce monde stambouliote. Comment composer, dans ce contexte, avec notre langue, notre conception du système politique ou encore avec notre culture du paysage ?”¹⁵

Cette posture hybride de paysagiste utilisant des outils connus dans un monde inconnu leur permet de cerner les enjeux de ces nouvelles situations tout en naturalisant l'approche paysagiste avec des supports destinés à un public de tous bords. Cependant, cette posture de paysagistes hybrides ou “d'observateurs alternatifs”, découle bien des premières sensations vécues sous la casquette du touriste.

“La vraie casquette, celle du touriste. — Celle-ci colle au crâne les premières semaines, et pousse à visiter les lieux prisés des vacanciers, les monuments, les quartiers historiques. Mais d'une certaine manière, c'est aussi l'étape indispensable pour s'affranchir, après coup, des images de cartes postales qui perturbent ou faussent l'analyse. De fait, on réalise rapidement que les clichés auxquels notre imaginaire se prépare à l'atterrissage sont peu représentatifs des paysages de la ville. C'est malgré tout cette position de visiteur qui éveille la curiosité, et qui dans un premier temps, incite à déambuler, à photographier ou à croquer les lieux.”¹⁶

Le TPFE, le livret, l'exposition, et le film documentaire résultent d'un travail évolutif, étalé sur plus d'un an entre la France et la Turquie. Le voyage leur permet de croiser diverses approches relatives à la méthode paysagiste, entre les “démarches d'observations et d'investigations documentées, d'expressions sensibles, de formulations d'hypothèses, de décryptages, de synthèses”¹⁷... Finalement, tous ces matériaux constituent un récit de voyage qui fut fondateur d'une pratique paysagiste hybride. Pour témoigner de cet aspect créateur ou créatif du voyage, nous pouvons notamment citer ce passage de leur retour sur la méthode :

“La notion de « retour d'expérience » est essentielle dans ce cheminement, car on ne peut déconnecter les objets construits, leur forme, de leur socle créateur : le voyage. En effet, le dépaysement agit ici comme le déclencheur, et la nouveauté omniprésente lorsqu'on s'immerge plusieurs mois dans une ville étrangère, titille sans cesse les réflexes du paysagiste.”

¹⁵ Foucard, M. , Jolles, N. (2016). *Retour sur la méthode*. p.3

¹⁶ *Ibid*, p.8

¹⁷ *Ibid*. p.3

2.1.b. L'éthique de l'altérité

Nous avons vu en première partie que le voyageur est constamment confronté à la différence. Si la notion d'étranger renvoie à l'ailleurs et à l'extranéité, celles-ci sont les dimensions géographiques de ce qui est autre : l'altérité. Selon l'équipe MIT (Mobilités, Itinéraires, Tourismes), groupe de recherche étudiant les mobilités et le tourisme, l'altérité est ce qui permet "l'exploitation dynamique d'un différentiel d'identité géographique ou social à travers la mise en relation d'un individu avec des lieux ou des individus qui lui sont autres, dans un processus de mobilité. L'altérité est relative à un capital spatial accumulé au cours des déplacements. Elle exprime toutes les facettes de ce qui est autre : divers, disparate, dissemblable, différent, hétéroclite, hétérogène et étranger, voire autrui. Elle s'applique tant aux lieux qu'aux êtres humains. Constitutive des pratiques touristiques, elle implique une rencontre avec un autre soi-même, d'autres lieux, d'autres personnes, d'autres temps, un ailleurs, à la faveur du déplacement."¹⁸

En ce sens, l'altérité est généralement ce qui fait une expérience de voyage et ce qui transforme le voyageur par les expériences qu'il aura vécues et par les différentes rencontres qu'il aura effectuées. L'étude de Denise Brahimi (citée par Fernandez, 2001) sur Mungo Park, le premier voyageur européen en Afrique intérieure, identifie une transformation interne du voyageur par ce qu'elle appelle "méthode de retournement". Ce qu'elle nomme comme un processus est en fait le dépassement des premières réactions émotionnelles de la rencontre avec autrui, pour développer une attitude d'ouverture et de discernement, que Fernandez qualifie à son tour "d'intuition sensible". Cela implique de remettre en question l'égalité ou l'équilibre entre le voyageur et les gens qu'il rencontre : "Ce n'est plus la relation sujet-objet (maître-esclave) mais sujet-sujet (égal à égal) qui implique une attitude de questionnement par rapport à l'expérience vécue" (Fernandez, 2001, p.16). Ce que Fernandez nomme le "voyage-rencontre" permettrait donc au voyageur de prendre conscience de ses propres différences en se sentant lui-même étranger, et d'avoir une attitude revendicatrice critique de l'apprentissage du monde "contre un obscurantisme qui est en chacun de nous" (*Ibidem*).

Dans le cadre de sa pratique professionnelle, le paysagiste Grégory Epaud s'applique à garder un rapport à l'étrangeté et attache une attention particulière à la notion d'altérité :

"C'est une question de rapport à l'autre. A mon avis, un des gros enjeux, pour nous qui avons ce privilège d'agir sur l'espace - c'est très puissant d'agir sur l'espace - c'est qu'il faut qu'on ait à tout pris au cœur une éthique de l'altérité, de l'étranger, de la relation à la différence, à l'autre. Parce que ça doit être non pas une approche homogénéisante, mais plutôt une approche qui travaille sur l'hétérogène. Donc pour moi c'est vraiment une question d'altérité, d'étranger, de différence." (Entretien du 24 septembre 2021).

En projet cette appréhension ou cette considération de la différence, permettrait une approche hétérogène c'est-à-dire une approche au cas par cas, qui s'intéresse à l'histoire culturelle du lieu en question, celle qui permet à ce lieu d'être différent d'autres espaces.

¹⁸ Glossaire du site web Géo confluences de l'ENS de Lyon <http://geoconfluences.ens-lyon.fr/glossaire/alterite> (ST, JBB) janvier 2011, modifié en novembre 2018.

Alors le territoire concerné pourrait garder une identité propre, en respectant les populations qui y habitent, leur mode de vie et leurs paysages quotidiens. En évoquant les voyages dans *Toujours la vie invente*, Gilles Clément aussi parle de cette homogénéisation culturelle, qui se répercute évidemment sur les paysages, due notamment à la mondialisation :

“ Le voyage offre une vision de la différence. La diversité culturelle enrichit le paysage planétaire ; la façon dont on voit le monde a une répercussion immédiate sur la façon dont on s’en occupe. Cette diversité résiste en toutes les régions du monde qui conservent un caractère identitaire les protégeant de l’arasement culturel organisé par les lois du marché. Le voyage offre les éléments qui conduisent à l’acceptation de l’autre.” (2017, p. 27)

C’est d’ailleurs ce qu’il traduit dans son roman *Thomas et le Voyageur*, lorsqu’il fait enrichir les observations du Voyageur par les rencontres qu’il effectue avec des hommes qui lui racontent leurs expériences vécues. En effet, au Chili, le Voyageur écoute Juan de Dios, sage dépositaire de la mémoire ancestrale des Incas, en Nouvelle-Zélande, Bryan, militant de Greenpeace, artiste-voyageur qui rêve de « dessiner l’ombre »... Autant de dialogues qui permettront ensuite à Thomas de dessiner le monde à travers toutes les dimensions des paysages habités.

Cela induit l’importance des rencontres avec l’autre, l’habitant, celui qui n’est pas étranger, celui qui est ancré. La rencontre, sous toutes ses formes, semble alors être inhérente à la pratique touristique et au voyage en général. Nous partons du postulat que cela est un point commun avec la pratique paysagiste, car selon la FFP, le paysagiste serait “un passeur” (lorsqu’il intègre la concertation dans son approche de projet) et “un guide” de site et de projet (lorsqu’il interprète des paysages), ce qui fait de lui un praticien prédisposé à échanger et agir avec les populations¹⁹. D’ailleurs, nous rappelons que la définition donnée au paysage par la Convention européenne du paysage (Florence, 2000) mentionne clairement le rôle des habitants :

“Le paysage est une partie de territoire telle que perçue par les populations, dont le caractère résulte de l’action de facteurs naturels et/ou humains et de leurs interrelations”.²⁰

¹⁹ Site web de la FFP, rubrique “La profession”. <https://www.f-f-p.org/paysagiste-concepteur/>

²⁰ Site web de la convention du conseil de l’europe sur le paysage <https://www.coe.int/fr/web/landscape/the-european-landscape-convention>

2.2 L'expérience de l'habitant : réduire l'étrangeté

2.2.a. Les rencontres

“*La belle rencontre fait le beau projet*” affirme Hugo Levère (entretien du 20 septembre 2021). Pour ce paysagiste, en plus d'être motrice d'opportunités de travail, la rencontre intensifie les idées de projets en leur donnant du sens. C'est ce qu'il expérimente en participant pour la première fois en 2013 à un workshop se déroulant à Stolac, ville située au sud de la Bosnie-Herzégovine. Cofondé par Francis Bueb, alors directeur du Centre André Malraux de Sarajevo, et Gilles Clément, le festival “Les Jardins de Stolac, Jardin de l'Europe” invitait des paysagistes, des artistes, des écrivains ainsi que des étudiants qui proposaient des aménagements participatifs dans les espaces publics de la ville de Stolac. Ce festival continua d'exister grâce au partenariat des associations Paris-Sarajevo-Europe et Paysagistes Sans Frontières dont Hugo Levère est cofondateur. Le festival accueillait durant un mois des étudiants bosniens, serbes, croates et français (en paysage mais également dans d'autres domaines). Le but du festival-workshop était l'appropriation et la mise en valeur des richesses présentes à Stolac par ses habitants ; “pour une transformation du regard des habitants sur leur ville, marquée par l'histoire des Balkans à la fin du XXème siècle”²¹. Ceci étant un prétexte aux multiples rencontres et échanges de savoir-faire.

“Au fur et à mesure on rencontrait des agriculteurs, d'autres associations... Mais les personnes-ressources par excellence c'était les artisans. En fait on avait besoin qu'ils nous apprennent des choses. Nous, en tant que concepteurs avec parfois notre pauvre petite formation technique en bts ou autre, on avait besoin de travailler avec des artisans locaux, avec des commerçants, qui nous fournissaient en visserie, en bois. C'est des liens qu'on crée avec le réseau qu'on a créé, un tel qui nous amène à un tel qui connaît un tel etc. Un réseau d'acteurs locaux qui soient associatifs, artisans ou commerçants. Des liens où il y avait une relation de confiance”. (Hugo Levère; entretien du 20 septembre 2021)

Selon le paysagiste, au cours du festival Les jardins de Stolac, les projets naissaient de la volonté des habitants et pouvaient voir le jour grâce à l'énergie donnée par les paysagistes étrangers qui étaient là pour ça, en gardant constamment le dialogue comme moteur principal.

C'est donc une relation “Implication-confiance” qui s'est instaurée, si on suit l'explication de Fernandez qui analyse quatre formules du “voyage-rencontre”. Dans son article *L'homme et le voyage, une connaissance éprouvée sous le signe de la rencontre*, la rencontre peut prendre deux directions différentes : par l'*implication* ou la *distançiation*. Avec ces orientations viennent se croiser les notions de la *méfiance* et de la *confiance*, relatives à la psychologie.

Le premier croisement, la relation Implication-confiance est celle expérimentée par Hugo Levère lors de ses voyages à Stolac, où il ne craint pas d'être “altéré” par autrui, en effectuant une observation participante proche de l'ethnologie. C'est aussi une posture que prend la paysagiste Morgane Robert par son approche ethnobotanique mobilisée pour sa

²¹ Site web de l'association PSF, rubrique sur le festival des jardins de Stolac
<https://www.psffrance.com/les-jardins-de-stolac-jardin-de-leurope-stolac-bosnie-et-herzegovine/>

thèse sur les savanes et ravines du versant sous le vent à l'île de la réunion, qu'elle illustre ainsi :

“Oui y a des choses auxquelles il faut se conformer, par exemple chez les gens chez qui on habitait la tradition c'était de passer au moins 3 fois par semaine boire le café puis là tu restes pour le café mais c'est pas un café de 3 minutes, non, c'est bien 1 heure 30 : tu manges la papaye confite, tu manges le gâteau à la patate douce, tu as le petit verre de rhum à côté etc...”(entretien du 24 septembre 2021).

Petit à petit, par cette attitude “d'altérité empathique” (Fernandez, 2001) la paysagiste réussit à rentrer dans l'intimité de certains habitants.

Cependant, dans le cadre de son étude, d'autres interactions resteront de l'ordre de la relation “Implication-Méfiance” de la part des habitants qu'elle interrogeait et qui choisissaient de s'exprimer en une langue, le créole, qu'elle ne comprenait pas encore très bien :

“c'est un rapport de force sur ce que nous en tant que chercheurs et métropolitains on peut représenter, des phénomène de méfiance ou de défiance. Et en même temps ils sont curieux, ils veulent interagir, donc de parler un créole que je ne comprenais pas ça leur permettait de dire des choses mais en même temps de montrer que c'était quand même eux qui étaient en position de force à ce moment-là.”

Dans ce rapport, l'habitant s'implique car il a des choses à dire et veut être entendu, mais tout en restant méfiant de la paysagiste à qui il octroie la responsabilité du passé colonial.

“Certaines personnes me faisaient comprendre que je n'avais rien à faire là, ils pensaient “toi en tant que métro[politaine], tu ne comprends rien tu es une étrangère”. Il fallait petit à petit que je comprenne que ce n'était pas contre moi, ce n'était pas personnel”.

Morgane Robert adopte alors en réponse une attitude de “Distanciation-confiance”, qui demande une médiation entre ce qu'elle croit savoir, ce qui est vraiment et ce qu'elle comprend. C'est une posture ouverte à toute rencontre qui pourrait donner quelque chose à voir, mais qui nécessite une certaine distance pour interpréter objectivement les données.

Le dernier croisement entre les notions énoncées par Fernandez est celui de la relation “Distanciation-Méfiance”, le rejet de l'altérité, où l'Autre est un objet, un produit ou même un être considéré comme inférieur. Ce type de rencontre n'a pas été expérimenté par les sept paysagistes interrogés dans le cadre de ce mémoire car il semble être au contraire celui qui sera à tout pris évité. C'est ce que le paysagiste Hervé Goulaze exprime lorsqu'il affirme ne pas aimer le tourisme qui selon lui génère ces relations de “distanciation-méfiance” :

“Je hais le tourisme, je trouve que c'est manquer de respect à l'habitant. Les voyages touristiques non, s'il s'agit de se déplacer dans un temps long au milieu de l'habitant et si possible comme l'habitant oui. L'autre est mon frère si je ne le considère pas en surplomb, vu du dessus. Il faut dialoguer, comprendre l'autre, comprendre les différences culturelles.” (entretien du 21 septembre 2021).

Ce type de relation où un être se positionne en supériorité par rapport à un autre peut parfois se révéler sans que les sujets n'en aient directement conscience; ceci arrive notamment lorsque dans un cadre professionnel ils se présentent en tant qu'experts. Morgane Robert préférerait par exemple se présenter en tant qu'étudiante lors de ces entretiens car *"quand on dit qu'on est chercheur on nous regarde un peu comme ça"* (mimique sceptique). C'est aussi ce que Hugo Levère redoutait lorsqu'il partait avec d'autres français sur un territoire qui n'était pas le sien.

"En fait on était très connotés «petits français qui viennent faire de l'humanitaire». Quand on est parti la première fois en 2013 on arrivait dans un cadre d'un workshop qui était déjà établi et on était les petits français qui viennent apprendre aux gentils petits bosniens. Alors ce que je dis c'est volontairement incisif, parce qu'il y avait un côté très néo-colonialiste en fait qui moi me dérangeait énormément, sur «il faut qu'on apprenne aux bosniens à faire du paysage et à recréer l'espace public, parce que nous on sait faire et pas eux». Et ça c'était insupportable."

Le paysagiste explique alors qu'il a fallu se détacher de l'image qu'ils renvoyaient, en s'écartant de la formalité du workshop entre "experts" pour créer une autre dynamique rattachée aux habitants et impulsée par l'association Paysagistes Sans Frontière (PSF). Hugo Levère et son équipe proposaient alors leur manière de travailler aux Stolaciens qui consistait à les écouter et les accompagner dans la réalisation de projets dont ils devenaient les instigateurs. Les paysagistes n'étaient pas là pour enseigner quoi que ce soit aux Stolaciens, mais pour apprendre d'eux. En retour, ils proposaient un regard neuf et de l'énergie.

Le paysagiste Hugo Levère a participé à chaque édition du festival Les jardins de Stolac, la première fois en tant qu'étudiant-stagiaire, puis en tant qu'organisateur, membre de l'association française PSF (Paysagistes Sans Frontière). Cette expérience le mènera en 2018 à y consacrer son Travail Personnel de Fin d'Etudes de la formation en paysage qu'il présentera sous la forme d'un récit de voyage. Un projet de paysage intitulé "Le paysage comme outil de rapprochement entre les peuples de Bosnie-et-Herzégovine", représenté dans un carnet de voyage dont la conclusion décrit la rencontre et le dialogue comme fondamentaux de l'école du paysage.

"Par l'échange et la fabrication de savoirs, tout le monde monte en compétences, l'habitant devient concepteur et je deviens aussi un peu habitant à force. Cet espace de coordination n'est rien d'autre qu'une école du paysage où les habitants sont leurs propres professeurs, à l'antithèse de ce que peut être une école institutionnelle en Bosnie."²²

²² Levère, H. (2018). *Les jardins de Stolac, jardins de l'Europe. Le paysage comme outil de rapprochement entre les peuples de Bosnie-et-Herzégovine*. TPFE sous la direction de Bercovitz, R. (ENSP Bx)

C'est ce que vont expérimenter quelques paysagistes interrogés dans le cadre de ce travail de recherche.

“ Je désirais être le plus près d'eux, je me comportais comme eux, je m'habillais comme eux. Pour une question de prudence aussi, la nuit en particulier. Il fallait respecter scrupuleusement ce qu'on me disait et il fallait me fondre dans la masse.” (Hervé Goulaze, entretien du 21 septembre 2021).

Au Brésil, vivre avec des locaux a servi au paysagiste Hervé Goulaze à apprendre les codes, qui lui permettaient d'avoir une attitude habitante, tout d'abord par sécurité puis ensuite dans un objectif d'observation immersive, dans le cadre d'un travail d'étude et de recherche au sujet de la cuisine quotidienne et des paysages alimentaires. C'est d'ailleurs par la cuisine qu'il va réussir à se rapprocher de ses colocataires et propriétaires brésiliens. C'est aussi ce que remarque Morgane Robert à la Réunion :

“Si je veux vraiment m'immerger dans mon terrain et comprendre ce qu'il s'y passe, je pense qu'il faut adopter un certain nombre d'habitus de manière d'être et de manière d'habiter qui correspondent à mon terrain. Ça passe beaucoup par la nourriture par exemple. Il était hors de question que je mange ce que je mangeais en métropole.” (entretien du 24 septembre 2021).

Pour se fondre dans la masse, il paraît donc nécessaire de se comporter comme un habitant pour réduire son étrangeté. “Faire comme tout le monde”, et notamment par l'alimentation, est la première étape de cette immersion, comme le montre la paysagiste chercheuse Morgane Robert qui instaure un quotidien en allant faire ses courses au marché, pour acheter des légumes locaux et beaucoup de plantes pour cuisiner les mêmes plats que les habitants de la Réunion, et qui s'inscrit aussi dans la tradition du dimanche qui consiste à aller chercher un samossa et un poulet boucané (fumé). Un quotidien réglé par ses nouvelles habitudes, afin d'acquérir en quelque sorte une nouvelle manière d'être et d'habiter le territoire comme si elle était réellement de là-bas. Dans le cas d'expériences longues comme celles de Goulaze et Robert, ces nouveaux réflexes et même la routine qui s'installent s'inscrivent dans un espace géographique qui devient alors de plus en plus compréhensible, décoré petit à petit de nouveaux repères jusqu'à former une réelle carte mentale qui va faire fonctionner la mémoire visuelle des paysagistes. S'adapter et se conformer, outre l'enrichissement culturel et tout l'émerveillement que peut provoquer un paysage exotique ou un dépaysement, ce peut être aussi l'acceptation de sentiments contraires, comme l'exprime Grégory Epaud :

“A la fois le voyage c'est aussi parfois l'ennuie, la nostalgie, le manque de là d'où tu viens, c'est aussi parfois le dégoût, et ça c'est le voyage aussi, il faut accueillir tout ça. Je pense que dans une posture paysagiste il faut en faire une force.” (entretien du 24 septembre 2021).

Selon lui, “la question d'habiter quelque part c'est finir par être habité par ce quelque part”, et c'est à ce moment là qu'apparaît l'expérience voyageuse, lorsque qu'un certain attachement survient, celui qui portera sa pratique paysagiste. C'est d'ailleurs pour cela que sa longue expérience au Québec est pour lui une véritable expérience de voyage et qu'il peut donc affirmer en comparaison que les autres déplacements à l'étranger qu'il a pu

effectuer durant sa carrière professionnelle étaient simplement des sorties de terrain. Au Québec où il habitait, il a adopté cette posture où il acceptait tous sentiments confondus, alors que dans ses autres expériences non habitantes, la casquette du touriste le gardait dans une bulle constante d'émerveillement.

Selon la démarche, le niveau d'étrangeté du paysagiste par rapport à ce qu'il observe pourrait avoir des degrés variables. Pour réduire l'étrangeté, Cyrille Marlin évoque une démarche anthropologique, mais pas seulement avec l'objectif de positionner le paysagiste par rapport à un paysage observé, mais plutôt en termes de co-observation avec les acteurs du site, les habitants. "Ce mouvement d'immersion ayant pour vocation, non pas de permettre une situation particulière d'un observateur par rapport à ce qu'il veut observer, comme cela est recherché dans certaines pratiques des sciences sociales (sociologie, ethnographie...), mais de mettre à disposition (au service) des communautés habitantes l'acte d'observation lui-même."²⁴

Plus haut, nous évoquons par exemple le moyen de la rencontre qui permettait à Hugo Levère de devenir "un peu habitant à force"²⁵. Lors d'un entretien, il expliquait :

"Avec un peu de temps et d'énergie on peut faire projet de paysage non pas dans l'aménagement mais dans ce qu'on co-construit en terme de regard. En fait, on montait des projets à partir des individus qu'on rencontrait" (entretien du 20 septembre 2021).

Dans les chantiers participatifs que proposaient les Jardins de Stolac, l'acte d'observation était dans ce sens légué aux habitants, qui faisaient émerger les lieux.

Pour rendre son observation-action légitime, Hugo Levère se sert aussi du temps du voyage.

"J'avais un réel problème à l'école : je ne concevais pas qu'on puisse faire du projet en étudiant le territoire au mieux quelques heures, en réalité faire un projet sans connaître le territoire ni ses habitants.[...] En fait en passant du temps à Stolac et en y retournant par la suite -parce que ce n'est pas non plus la deuxième fois que j'y suis allé que je me suis dit que j'allais faire mon tpe dessus- c'est en y retournant l'hiver, en voyant différentes saisons, en rencontrant les habitants à différents moments, surtout en y passant du temps et en échangeant avec eux, que je me suis dit que peut être j'étais légitime pour faire quelque chose. Et c'est à partir de là que je me suis dit : il y a enfin un projet où tu peux passer du temps avec les habitants donc ça devrait être ton sujet de tpe puisque tu as les conditions pour pousser ton tpe comme tu aimerais travailler plus tard en tant que professionnel." (Levère, entretien du 20 septembre 2021).

C'est en s'installant petit à petit dans le paysage quotidien des Stolaciens qu'il se sent inclus dans "l'espace collectif" qu'il pourra alors observer en agissant avec la communauté qui sera d'ailleurs un grand support de son projet de fin d'étude.

²⁴ Ibidem.

²⁵ Levère, H. (2018). *Les jardins de Stolac, jardins de l'Europe. Le paysage comme outil de rapprochement entre les peuples de Bosnie-et-Herzégovine*. TPFE sous la direction de Bercovitz, R. (ENSP Bx)

Pour Cyrille Marlin *“Le temps c'est primordial. L'imagination pour s'installer se trouve dans la manière dont on va utiliser le temps.”* (entretien du 22 septembre 2021). Ceci pour faire remarquer aux habitants sa présence, se montrer (subtilement), en attisant la curiosité par son étrangeté au début puis jusqu'à faire partie petit à petit du paysage communautaire en réduisant cette étrangeté. Après une première expérience de 6 mois à Tokyo, Cyrille Marlin y retourne pour faire une thèse qui devait initialement se faire en 1an et demie mais que le paysagiste va préférer étendre sur 4 ans tant il se sent bien là-bas, en tant qu'habitant. Il sillonne de fond en comble le quartier de Yanaka où il observe les choses “anormales” que font les habitants, qui ne se voient pas au départ, mais qui révèlent une autonomie des habitants de Tokyo dans l'aménagement et le jardinage de l'espace public. Pour s'immerger, il s'installe dans le quartier en faisant lui aussi un jardin. Par son expérience habitante, il acquiert un vocabulaire japonais de ce qu'il observe dans la rue, par les plantes et le jardinage il rencontre ses voisins qui le nomment “le spécialiste des plantes”.

“Le point essentiel c'est de trouver un moyen de réduire l'étrangeté, ça implique une imagination dans la façon de s'installer, on ne fait pas que prendre un appartement.” (Marlin, entretien du 22 septembre 2021).

Une imagination, donc, qui permet une installation différente à chaque situation. A Kyoto par exemple, il s'installe dans un quartier pauvre où les japonais ne veulent plus tellement habiter et se met à circuler systématiquement dans la même aire.

“Après je suis allé dans d'autres endroits au Japon mais ce n'est pas du voyage pour moi c'était des déplacements pour aller voir des trucs. En fait le voyage pour moi c'est de s'installer. Et j'imagine beaucoup de façons de m'installer.” (Marlin, entretien du 22 septembre 2021).

Selon le paysagiste, qui compare l'installation aux déplacements d'ordre plutôt touristique, l'expérience voyageuse se trouve donc dans le procédé de réduire son étrangeté, en devenant peu à peu un habitant faisant partie du paysage collectif. Le voyage agit ici comme une interface créant des situations qui sont l'occasion pour l'étranger d'inventer des modes d'installation.

“L'expérience au Japon a permis des situations qui me permettaient d'imaginer des modes d'installation, mais en France j'avais déjà commencé cette méthode ou ce registre là. Le voyage a juste donné l'opportunité de situations dans lesquelles j'étais obligé d'imaginer quelque chose d'autre. C'est le voyage qui m'a permis d'identifier ma méthode. Et finalement en France, pour chaque projet je fais comme si j'étais étranger.” (Marlin, entretien du 22 septembre 2021).

Cette imagination peut donc être transposée à une pratique paysagiste en France, comme le fait Cyrille Marlin. A Pau (Pyrénées-Atlantiques), il effectue un mémorial aux morts du Vietnam, afin notamment de conserver un espace vert qui était destiné à devenir un parking. Il fait planter une vingtaine de grandes pierres et se propose de graver tous les noms des défunts. Il passe alors un mois sur place, seul, à graver chaque nom sur les pierres. Finalement il n'est pas tout à fait seul car il va rencontrer un nombre considérable de personnes complètement différentes qui lui demandent ce qu'il fait là, pourquoi etc. Les habitants s'intéressent et le paysagiste tient un carnet dans lequel il note après coup tout ce

qu'on lui a dit dans la journée : il constitue un journal qui rapporte la parole habitante sous formes de brèves.

Le voyage, pour réduire l'étrangeté, oblige à imaginer des dispositifs d'installation. De leur côté, ceux-ci, complètement inventés, parfois atypiques ou singuliers, mis au service du travail de terrain du paysagiste, peuvent réciproquement donner à cette pratique un goût de voyage. Autrement dit, si le voyage permet de trouver des manières de s'installer, l'installation et son processus peuvent mener à une expérience voyageuse. C'est ce qu'illustre la pratique de Cyrille Marlin avec cet autre exemple :

“En Auvergne on a fait 30 voyages, que j'appelais voyages pour le coup. Un voyage par jour. On embarquait des gens chaque jour dans notre camionnette et on discutait. C'est une autre façon de s'installer dans le paysage. Je les ai appelés voyage parce qu'il me semblait que c'était une manière de faire que les gens arrêtent de parler de façons abstraites.”(Marlin, entretien du 22 septembre 2021).

Dans le cadre d'une commande d'atlas régional des paysages en Auvergne, Cyrille Marlin organise avec huit autres personnes (dont 6 paysagistes) des ateliers itinérants ayant pour but de recueillir différents témoignages d'un réseau de 110 acteurs du paysage qui ont permis la construction d'une base de savoirs sur les paysages traversés. La méthodologie employée a été d'inviter ces acteurs à venir dans un camion de neuf places, préalablement aménagé pour pouvoir accueillir un poste de travail de rédacteur, un coffre à livres ou à documents, des tablettes-écritaires fixées sur le tableau de bord, et des coussins qui rehaussaient légèrement les sièges à l'arrière (pour mieux regarder le paysage). Chaque jour, la camionnette embarque 2 à 6 invités pour aller effectuer un itinéraire défini en avance avec un trio de paysagistes. Ce dispositif singulier et adaptatif fait naître des interrogations et observations de la part des participants au sujet de la démarche, et l'inscrit ainsi dans un temps hors normes du travail quotidien. “De fait, chaque journée prend rapidement le tour d'un voyage : l'heure matinale de rendez-vous permet une journée allongée, le long d'un parcours qui oscille entre 150 et 200 km.” (Pernet et al., 2014, para.10). Un des trois paysagistes présent dans le camion s'attache à recenser les paroles des passagers, pour conserver les principales informations à propos du site précis, gardées anonymes. Comme sur le projet de Pau, ces "brèves" constituent un journal de bord et forment le contenu principal de l'atlas.

Cette imagination implique toujours de prendre en compte le rapport au temps.

“Pour tous les projets j'essaie de voir comment faire. La temporalité du projet de paysage, pas celle du projet ou celle du paysage lui-même, mais la temporalité du paysagiste qui rentre dans une situation au projet à mon avis on n'y réfléchit pas du tout parce qu'on la prend plutôt de façon classique par la commande publique qui standardise complètement ce rapport à la situation.” (Marlin, entretien du 22 septembre 2021).

Le paysagiste choisit alors de passer moins de temps sur des choses et plus de temps sur d'autres, en fabriquant à chaque fois des façons très différentes de procéder et en

déconcertant les acteurs et maîtres d'ouvrage de la commande publique qui, au début, trouvaient cette façon de faire pas très professionnelle. On peut donc supposer que cette posture serait plus difficilement accordée à un jeune paysagiste qui n'aurait pas l'expérience et les références de Cyrille Marlin qui lui a déjà réussi à obtenir la confiance du domaine public. La temporalité du paysagiste, en tant que condition primordiale de l'expérience voyageuse dans le projet de paysage, ne peut donc pas être appréhendée toujours de la même manière et demande quelques sacrifices et donc bien souvent un engagement personnel de la part du praticien. Cependant, dans le cadre d'une mission professionnelle, les dispositifs d'installation peuvent tout à fait être inventés et modelés de sorte à ce qu'ils puissent être adaptés à la commande afin de pouvoir y répondre en un temps imparti, comme ce fut le cas pour la mission "Un parasol dans la savane".

En 2015, des enseignants chercheurs du Cépage (Centre de recherche sur l'histoire et la culture du paysage de l'ENSAP de Bordeaux) et le laboratoire Adess ont été appelés par le Conservatoire du Littoral de la Réunion pour réaliser un travail permettant au conservatoire d'orienter la conservation, la gestion et l'aménagement des paysages de savanes de la côte sous le vent de l'île de la Réunion. Avec sept étudiants de l'ENSAP de Bordeaux, ils ont trois semaines pour s'installer. Etant donné que le temps était très court, ils ont dû inventer plusieurs procédés d'installation qui étaient en fait plusieurs lieux de rencontre et de parole. En plus d'avoir un lieu fixe et local où ils pouvaient travailler sur d'autres sources documentaires, les chercheurs avaient aussi inventé un lieu itinérant dans la savane matérialisé par un parasol, deux tabourets et une glacière. Ce lieu est un lieu d'expression, *in situ*, qui répond à un réel protocole de rencontre des habitants qui passent dans la savane et s'arrêtent par curiosité pour directement échanger avec les étudiants. Mais pour rentabiliser du temps par rapport aux horaires spéciaux de l'usage de la savane et à leur date de rendu, un autre objet s'ajoute à leur installation : une boîte avec un livre d'or pour permettre aux gens de laisser des témoignages écrits lorsque les paysagistes ne sont pas là. Cet objet symbolique transforme l'arbre à palabre, permettant une présence constante des chercheurs. Éprouver ce dispositif permet aux paysagistes d'orienter leur recherche vers des finalités d'action et de médiation.

Alors, même si dans le domaine public le paysagiste doit se calquer au calendrier de la commande, nous avons vu que de la conception d'espace, avec l'exemple du mémorial à Pau, à la recherche, avec la mission "un parasol dans la savane", les praticiens sont libres d'inventer leur manière de s'installer dans le paysage pour qu'elle soit adaptée et ajustée à une réalité du projet. Ces pratiques sont souvent plus évidentes lors d'un séjour d'une certaine durée pendant lequel le besoin de réduire l'étrangeté est inné et où l'installation se fait naturellement petit à petit. Cependant, même s'il admet que vivre plusieurs années dans un pays et éprouver une culture, ne peut être comparable à l'expérience d'un voyage court, Fernandez (2001) suppose que "la perception concrète de l'Ailleurs peut être l'affaire d'une seconde, d'une minute dont l'intensité est si forte qu'elle ouvre le champ infini d'une ouverture au monde que l'on qualifie d'intuition sensible."²⁶ Si selon lui le voyage ne se définit pas forcément par la durée mais plutôt par l'intensité d'un instant qui permet l'appropriation de ce qui est "hors de notre pensée héritée", cette expérience pourrait mener à l'invention d'une sorte d'ancrage à durée limitée, qui conduirait, dans le cas des pratiques paysagistes, à une réduction du sentiment d'étranger par le biais de l'observation immersive.

²⁶ Fernandez, B. (2001). *L'homme et le voyage, une connaissance éprouvée sous le signe de la rencontre. Question de*, 23, 237-269.

En outre, les expériences de courtes durées aussi nécessitent une imagination à s'installer pour s'ancrer dans le paysage, et c'est ce procédé inventé, contraire aux standards attendus, qui fait naître une expérience voyageuse, aussi courte mais intense soit-elle.

Dans cette deuxième partie, nous avons vu grâce à un corpus de paysagistes voyageurs, que l'expérience de voyage a beaucoup à voir avec les outils que mobilisent ces praticiens dans leur métier. En analysant le voyage par deux appréhensions différentes de la position d'étranger, nous avons pu comprendre les multiples conditions qui rapprochent l'expérience du voyage à l'expérience paysagiste. En effet, nous avons pu expliquer que selon le degré d'étrangeté, le voyage permet des situations qui font mobiliser une palette d'outils paysagistes ; du regard neuf à l'ancrage, de l'altérité aux rencontres et aux habitudes quotidiennes, de l'hyperstimulation à l'installation. Nous pouvons donc confirmer la troisième hypothèse qui supposait la posture d'étranger comme condition de l'expérience de voyage comme outil. Si le voyage fait surgir des outils et comportements paysagistes mobilisables à l'étranger comme en France, nous remarquons par ailleurs que dans la majeure partie des cas, un voyage est fondateur de la pratique ou de la spécialité actuelle des paysagistes car il agit comme une capsule extérieure dans laquelle se vit une certaine liberté d'essayer mélangée à une introspection, qui permettent d'avoir du recul sur le contexte d'origine. Effectivement, c'est donc lors d'un voyage que Morgane Robert se rend compte de sa spécialité d'ethnobotaniste, Nicolas Jolles de sa pratique de vidéaste, Grégory Epaud de la fonction sociale de son métier, Cyrille Marlin de ses méthodes d'observations immersives...En somme, les expériences personnelles de voyage participent à la diversification des pratiques paysagistes. Celles-ci peuvent donc directement s'inspirer des expériences vécues en voyage, et à l'inverse, par la mobilisation des conditions énoncées plus haut, les paysagistes peuvent faire émerger le sentiment d'être en voyage dans le cadre de missions professionnelles.

CONCLUSION :

LE VOYAGE FONDATEUR DE PRATIQUES ET SPÉCIALITÉS PAYSAGISTES

Le voyage est un sujet de recherche scientifique qui permet de croiser de multiples disciplines des sciences humaines et sociologiques à la littérature. Les paysagistes ont peu enquêté sur ce thème en tant que tel alors que le voyage s'inscrit dans les paysages et que par ce travail nous avons vu qu'il existe bien des paysagistes voyageurs, notamment grâce à l'exemple de Gilles Clément mais aussi à un échantillon de sept paysagistes dplg interrogés. Les paysagistes chercheurs (ou les chercheurs dans le domaine du paysage) pourraient donc trouver leur place dans cet objet qu'est le voyage aux côtés d'autres chercheurs, qui sont aujourd'hui plutôt des géographes, sociologues ou des anthropologues. En plus d'être une interface à la croisée des disciplines, nous avons vu par cette étude que le voyage est aussi une interface dynamique qui donne l'opportunité de vivre de nouvelles situations. Chacunes d'elles étant différentes, elles ne sont jamais acquises, et les espaces de l'altérité et de la rencontre sont dans une constante évolution, selon le degré d'étrangeté avec lequel le paysagiste voyageur décide d'y entrer. Néanmoins, savoir repérer et s'approprier ces opportunités participe à mobiliser l'imagination du paysagiste pour prendre partie de celles-ci. En effet, en conscientisant le fait d'être un touriste, le voyageur se saisira de multiples comportements paysagistes de par son regard neuf : l'émotion paysagère, l'amplitude créative grâce à une hyperstimulation permanente, ou encore une éthique de l'altérité qui lui fera rendre compte des identités particulières de chaque site. Si cette posture d'étranger est une condition au développement d'outils paysagistes par le voyage, c'est aussi parce que le processus de réduire cet état fait inventer des méthodes qui sont tout à fait mobilisables dans le cadre de missions paysagistes professionnelles. La rencontre par exemple est un outil souvent utilisé par les paysagistes pratiquant la médiation mais nous avons vu par ce travail qu'elle est aussi propice à une sorte d'installation. Cette dernière peut prendre différentes formes, et demande de l'imagination pour être adaptée à chaque situation apparaissant dans le voyage comme dans le projet. Si nous parlions jusqu'ici du voyage comme une entité bien différente -voire contraire- à la pratique paysagiste du terrain, nous comprenons grâce aux retours d'expérience des paysagistes interrogés que les outils venant de l'imagination amplifiée lors d'un voyage peuvent devenir des méthodes professionnelles de paysagistes. De ce fait, il serait tout à fait possible de répondre à une commande publique en assumant le procédé d'une expérience voyageuse. Les conditions principales à cela seraient de penser à une temporalité avec laquelle entrer dans le projet qui serait différente des pratiques classiques, et de prendre en compte une posture d'étranger qui permettrait de définir le niveau d'immersion.

Alors, si le projet de paysage peut être envisagé comme un voyage, que ce soit lors du terrain comme nous l'avons vu avec l'exemple de la mission de l'atlas des paysages d'Auvergne, lors du chantier comme nous l'avons vu avec la conception d'un mémorial à Pau (Cyrille Marlin), ou lors de la représentation du projet sous la forme de carnet de voyage (Hugo Levère), il serait intéressant d'ouvrir cette recherche à plus de projets de paysage mené par une expérience voyageuse, pour essayer d'explicitier une ou des méthode(s) voyageuses, voyagistes, ou de voyage accessible aux paysagistes dans une approche de terrain.

BIBLIOGRAPHIE

Ouvrages :

- Argod, P. (2014). *L'art du carnet de voyage* (p. 160). Gallimard.
- Augé, M., 2000 [1997], *L'impossible voyage – Le tourisme et ses images*, Rivages poche/Petite bibliothèque, 189 p.
- Bouvier, N. (2014). *L'usage du monde*. la Découverte.
- Brunet, R., Ferras, R., & Théry, H. (1993). *Les mots de la géographie: dictionnaire critique*, Montpellier-Paris, La Documentation Française; 3e édition.
- Clément, G. (2017). *Toujours la vie invente*. Éd. Locus Solus.
- Clément, G. (2007). *Toujours la vie invente*. Éd. de l'Aube.
- Clément, G. (1997). *Thomas et le voyageur: esquisse du jardin planétaire*. Albin Michel.
- Fondation Electricité de France. (1997). *Gilles Clément: une école buissonnière*. Hazan.
- Grillet, J-P., Clément, G. (2019). *Le domaine du Rayol, Oser les Méditerranées*. Éd. Acte Sud
- Lévi-Strauss, C. (1955). *Tristes Tropiques*, Paris, Plon, coll. « Terre Humaine ».

Articles scientifiques :

- Davasse, B., Henry, D., & Rodriguez, J. F. (2016). Retour au terrain!. Nouvelles pratiques en observation de paysage pour une médiation paysagère entre recherche et action. *Projets de paysage. Revue scientifique sur la conception et l'aménagement de l'espace*, (15).
- Fernandez, B. (2001). *L'homme et le voyage, une connaissance éprouvée sous le signe de la rencontre*. *Question de*, 23, 237-269.
- Lecoquierre, B. (2010). L'usage du voyage en géographie. *Géographie et cultures*, (75), 139-157.
- Marlin, C. (2016). Ce qu'observer veut dire. Place de l'observation des paysages dans une pratique professionnelle de paysagiste. *Projets de paysage. Revue scientifique sur la conception et l'aménagement de l'espace*, (15).
- Moussa, S. (2006). Le récit de voyage, genre « pluridisciplinaire»: À propos des Voyages en Égypte au xixe siècle. *Sociétés & Représentations*, 21, 241-253. <https://doi.org/10.3917/sr.021.0241>
- Pernet, A., Baret, M., Marlin, C., & Miramand, V. (2014). Un atelier mobile comme vecteur de mise en relation des acteurs du paysage. Retour réflexif sur l'expérience de l'atlas pratique des paysages d'Auvergne, 2011-2013. *Sud-Ouest européen. Revue géographique des Pyrénées et du Sud-Ouest*, (38), 31-46.
- Pousin, F. (2020). Appropriation la photographie au jardinage: Gilles Clément au Rayol.

- Rosenberg, Matt. (2020, August 28). 18th Century Grand Tour of Europe. Retrieved from <https://www.thoughtco.com/grand-tour-of-europe-1435014>

Projets de fin d'étude et thèses :

- Leger-Smith, F. A. (2014). *Évolution des pratiques des paysagistes face aux enjeux écologiques de la conception urbaine* (Doctoral dissertation).

- Levère, H. (2018). *Les jardins de Stolac, jardins de l'Europe. Le paysage comme outil de rapprochement entre les peuples de Bosnie-et-Herzégovine*. TPF sous la direction de Bercovitz, R. (ENSP Bx)

- Foucard, M. Jolles, N. (2016). *Expérimentation de l'approche filmique dans la démarche du projet de paysage, au travers de Yenikapı et Tarlabaşı : Deux témoins des mutations socio-urbaines d'Istanbul*. TPF et Retour sur la méthode sous la direction de Duprat, S

Documentations officielles :

- Arrêté du 9 janvier 2015 relatif à la formation conduisant au Diplôme d'État de Paysagiste. Consultable sur http://www.ecole-paysage.fr/site/formation_paysagiste/

- La Convention européenne du paysage (Florence, 2000). Consultable sur <https://www.coe.int/fr/web/landscape/the-european-landscape-convention>

Sites webs :

- Fédération Française du Paysage, rubrique "profession"
<https://www.f-f-p.org/paysagiste-concepteur/>

- Institut d'Art Contemporain (Villeurbanne), rubrique sur On Kawara et ses expositions
http://i-ac.eu/fr/artistes/81_on-kawara

- Photopaysage, Entretien réalisé par Frédéric Pousin le 20 octobre 2014, dans le cadre de l'exposition « Gilles Clément. Toujours la vie invente » à L'ENSA Paris la Seine (30 septembre-24 octobre 2014)
<http://photopaysage.huma-num.fr/gilles-clement/>

- The National Gallery (London), rubrique sur le Grand Tour
<https://www.nationalgallery.org.uk/paintings/learn-about-art/paintings-in-depth/the-grand-tour?viewPage=2>

Vidéos :

- Gilles Clément, GPS et Paysage, 02/06/2021, Tourtouse.
<https://www.youtube.com/watch?v=GeFJWxVcXUE>

- ENSAP BX - PASSAGE UMR 5319 CNRS, Les savanes de la côte sous le vent à La Réunion / Un Parasol dans la Savane (20/01/2016). <https://www.youtube.com/watch?v=HtPxLtNrdq8&t=442s>

ANNEXE 1 : Questionnaire orientatif des entretiens semi-directifs (7 au total)

« Des environnements étrangers comme moyens de réfléchir et d'agir », revenir de l'étranger avec une expérience de voyage de paysagiste, plus qu'avec des tableaux-images des paysages traversés.

A quoi cela vous sert pour votre pratique professionnelle aujourd'hui ?

Dans le cas de multiples voyages, donner des réponses générale d'abord puis demander de choisir 1 expérience pour être plus précis.

Profil du paysagiste-voyageur :

- Définition de son métier de paysagiste
- Lieu de résidence stable (point de départ de chaque voyage)
- Fréquence de voyage (1/mois, 1/an.....)
- La définition personnelle du voyage
- Définition du carnet de voyage ?

Modalités du voyage :

- Moyen de transport
- Motif du voyage (Professionnel/Personnel ?)
- Durée
- Voyage habituel ? (le lieu est-il familier?) Régulier ? Si oui, quelles intervalles ?
- Ou voyage/destination inédit/e ?
- Des connaissances sur place ?
- Itinérant ? ou 1 seul lieu/1 seule destination?

But du voyage :

- Dans quel cadre ? Le cadre de base a-t-il été modifié au cours du voyage ?
- Sujet de recherche ?
- Projet ?
- Le but initial a-t-il été modifié au cours du voyage ?

Avant de partir :

- Documenté en amont ? (choix d'itinéraires, connaissance sur la géopolitique du pays, la langue, géomorphologie/géographie/paysage...)
- Destination fixée? Par rapport à quels critères ?

Aspects pratiques/logistiques :

- Quelle(s) langue(s) utilisées ? Langue locale ou pas ?
- Activité principale ?
- Où étiez-vous logé ?
- Aviez vous un contact/une personne ressource sur place ? Connue en amont ?

- Un contact (régulier ou pas) avec la France ? Ou quel degré d'immersion ?

Méthodologie, observation :

- Quel(s) type(s) d'observation(s) ?
- Méthodologie ?
- Se présenter en tant que paysagiste ?
- Quel niveau de distanciation par rapport aux populations ?
- Quel réseau d'acteurs ?
- Observation participante ?
- Quel rapport avec les habitants ?
- Quel rapport au territoire ? Au paysage ?
- Comment s'imprégner du paysage nouveau ?
- Quelle délimitation du terrain d'étude/projet ?

Matériel (pendant le voyage) / Outil :

- Définition personnelle du Carnet de voyage
- Carnet de terrain ?
- Carnet de voyage ?
- Cartes
- Texte
- Croquis
- Photographie
- Vidéo

Demander des extraits de carnets, en expliquant pourquoi faire et préciser quel type de croquis je recherche

Le retour en France/lieu de résidence :

- Ecriture et production en aval du voyage ?
- Publication de document(s) réalisé(s) ?
- Relecture des documents réalisés ?/ Modifications ? Nouveaux documents ?
- Quelles utilisations des documents réalisés durant le voyage ?
- La pratique a-t-elle changé une fois en France sur d'autres projets ? Changement de méthodologie de projet/d'observation ? Quelles inspirations ?
- Quelle continuité des relations avec les personnes rencontrées ?

Relation au projet de paysage :

- Application en projet en aval ?
- Comment l'expérience du voyage intervient dans le projet ?
- Concrètement, est-ce que c'est de l'ordre de la botanique, de la manière de faire projet en général, d'analyse/diagnostic... ?
- Choisir 1 projet influencé par ce voyage
- 1 sujet de recherche/une méthode d'observation

Un domaine d'exception

Exceptionnel, le Domaine du Rayol l'est à plus d'un titre... Par la qualité du site, bien sûr, l'histoire de cette côte ranoise aujourd'hui bien abîmée, le charme de son jardin, précieuse relique d'un passé révolu.

Mais exceptionnel, il l'est aussi dans la politique du Conservatoire du Littoral qui vise avant tout à protéger les grands espaces naturels littoraux ; néanmoins, l'enjeu stratégique consistait par la situation du Domaine en limite ouest de la Corniche des Maures, l'aspect symbolique d'une acquisition d'un domaine constructible si convoité, le caractère historique de la propriété et la richesse botanique du jardin ont finalement emporté la décision.

Le projet de réhabilitation et de mise en valeur confié au paysagiste Gilles Clément donne enfin à cette acquisition toute sa dimension : évocation des végétations associées aux climats méditerranéens du monde, pédagogie de la nature et des paysages.

Ainsi, en recherchant le Domaine du Rayol et en finançant avec le concours du Ministère de l'Équipement l'essentiel des travaux de réhabilitation du site, le Conservatoire pense avoir rempli sa mission.

Avec le concours déterminant des collectivités territoriales (commune, département, région) et l'appui de ses adhérents, l'ADORA a pris en main la gestion du Domaine, assumant désormais l'ensemble des tâches d'entretien, de surveillance, d'accueil et de pédagogie du public. Il appartient maintenant à tous, amis, visiteurs, amateurs de jardins, amoureux de nature... de faire vivre ce projet, et de lui donner l'ampleur qu'il mérite.

CHRISTIAN DESPLATS
Délégation Régionale
du Conservatoire du Littoral



EXPÉDITION AU CHILI HIVER 1992

Sylvain Bustamante, Gilles Clément,
Albert Tourrette, François Macquart-Moulin

La haute barrière de la Cordillère des Andes et l'Océan Pacifique ceinturent le Chili qui s'étend sur 4600 km de latitude, depuis le désert de l'ATACAMA jusqu'au toundra de la Terre de Feu.

Le centre du Chili est soumis à un climat tempéré chaud avec précipitations hivernales. Ce territoire "méditerranéen" est circonscrit au nord par la région de Valparaíso-Santiago, au sud par la région de Temuco où naquit le poète Pablo Neruda.

Le climat méditerranéen chilien n'est pas uniforme. Les facteurs pluviométriques déterminent toute une gamme de climats tempérés dans le centre du Chili. Cela explique que les paysages végétaux y soient variés. D'une façon générale, à mesure que l'on progresse en latitude ou en altitude, en particulier sur les flancs de la Cordillère des Andes, on observe une augmentation des précipitations et une baisse des températures moyennes annuelles. Ces variations de facteurs climatiques se répercutent sur la végétation.

L'augmentation du froid et des précipitations favorise les peuplements de hêtres caducifolies et de conifères au détriment des arbres sclérophylles du mastral. Dans la perspective de l'acclimatation de plantes chiliennes en France méditerranéenne la résistance au froid des végétaux doit constituer un facteur de sélection prépondérant. La région méditerranéenne française est située en limite nord de la climatique tempérée chaude du bassin méditerranéen. En hiver le sud de la France subit les influences climatiques continentales froides de l'Europe du Nord. Cela se traduit par des gels hivernaux fréquents qui peuvent être occasionnellement prononcés comme ce fut le cas en 1956 et 1985.

Dans les autres régions du monde de climat méditerranéen, l'influence maritime est prépondérante. Le gel ne se manifeste généralement qu'en altitude dans l'étage méditerranéomontagnard.

Ainsi, dans la région de Santiago, les plantes chiliennes susceptibles d'être cultivées durablement en France doivent être prélevées en moyenne montagne sur les flancs inférieurs de la Cordillère des Andes où le gel se manifeste en hiver. Certaines espèces végétales peuvent présenter une aire de répartition large depuis les plaines littorales jusqu'à l'étage montagnard dans la Cordillère.

Il va de soi que la race géographique d'altitude sera préférée car elle présente une forte chance de disposer dans son patrimoine génétique de caractères qui lui confèrent une plus grande résistance au froid.

L'expédition botanique menée au Chili en 1992 devait répondre à trois objectifs :

1. Découvrir la végétation du Chili central sous ses multiples aspects (paysager, botanique, écologique) ;
2. Rassembler une documentation ayant trait à la géologie, la climatologie, la faune, la flore et l'écologie chilienne ;
3. Étudier les possibilités de réaliser au moyen de végétaux présents sur le marché horticole européen l'objet d'une importation depuis le Chili.

L'expédition botanique a bénéficié de la participation d'un jardinier-paysagiste chilien résidant en France depuis 14 ans, Sylvain Bustamante. Compte-tenu du temps imparti à l'expédition, on peut considérer que la découverte des végétaux chiliens dans leurs milieux a été assez complète. Plusieurs dizaines de végétaux ont été identifiés et photographiés dans leurs biotopes.

Il fut difficile de rassembler sur la documentation exhaustive sur la nature chilienne car très peu de livres ont été édités en ce domaine jusqu'à présent. Les années de dicta-

ture militaire et le contexte économique en sont les causes principales. Nous avons visité les deux pépinières horticoles chiliennes qui le méritent : celle du Jardin Botanique National de Vina del Mar et celle de l'Université Agronomique de Santiago. Ces pépinières de dimension et de structure modestes sont consacrées à la culture et à la multiplication de plantes chiliennes alors que le marché horticole chilien est manifestement tourné vers la production de plantes d'origine exotique. Les plantes produites proviennent de la mise en culture de semences récoltées à basse altitude.

En égard au nombre réduit d'espèces végétales chiliennes produites par les horticulteurs européens, la réalisation d'un jardin chilien au Rayol sera subordonnée à la mise en culture dans le pays d'espèces botaniques absentes en Europe. Ces plantes seront issues de semences récoltées en zones géographiques sujettes aux gels hivernaux de manière à introduire des souches résistantes au froid.

Il est intéressant de préciser que l'Administration chilienne s'est montrée très bienveillante. De nombreux responsables administratifs et scientifiques chiliens ont été rencontrés. Le Vice-ministre du Ministère des biens nationaux a accordé une entrevue aux membres de l'expédition ; intéressé à l'idée que la végétation et la flore du Chili puissent être évoquées au travers d'un jardin en France, il s'est montré sensible au fait que le Domaine du Rayol ait appartenu à Henri Potez, concepteur du "Potez 25", fameux aéroplane qui permettait d'acquiescer le courrier postal à Santiago du Chili via la Cordillère des Andes dans les années trente. Le Ministère des Biens Nationaux Chiliens a fait en sorte que notre accueil soit assuré du mieux possible dans les réserves et parcs nationaux ; un véhicule avec chauffeur et un responsable de l'administration chilienne ont été mis à la disposition de l'expédition pendant une semaine.

FRANÇOIS MACQUART-MOULIN

Le jardin prend place. Il commence à se dessiner selon les directives du projet. Le terrain lui-même, peu à peu découvert dans sa richesse (jusqu'au détail) a influé le dessin d'origine vers une cartographie nouvelle.

Nous sommes en train de l'établir : le biome austral prend corps ; nous n'trions pas jusqu'à imiter les longanous à ? Participer, mais la flore s'installe selon des critères de microlocalités - le Rayol est divers - et nous voyons qu'elle y est heureuse. Bien sûr, le Domaine dans son ensemble est avoisiné ; même en absence de scénario il mûrit à l'histoire ; la façon dont on "cale" le Chili et la Chine, l'Afrique du Sud et l'Australie (etc.) est un jeu où l'acteur principal est le paysage qui nous a été donné. Nous en prenons grand soin.

Au point, pourrions-nous dire, que ce fragment de côte, pris comme un fragment d'histoire, puisse continuer de vivre à sa manière, ainsi qu'il l'a toujours fait, tout en devenant un jardin. Un jardin qui, idéalement - par exemple depuis la mer - ne se démentirait pas.

Un jardin capable de se révéler au fil des jours. N'est-ce pas ce que nous avons vu, nous, jardiniers voyageurs, allant vérifier ces flores et ces milieux, dans ces pays lointains : des jardins dans les arbres, loin, cachés dans la forêt, dans les clambères ou dans le maquis austral ?

S'il n'est pas question de copier la nature, du moins pouvons-nous l'interpréter, celle d'ailleurs ou celle d'ici, non seulement pour la commémorer et l'apprécier mais aussi pour la donner à lire. En quoi un jardin est-il un index planétaire ?

Question que nous devons nous poser aujourd'hui, au jour du monde en péril, du monde vivant dont on doit commémorer le comportement. En quoi le Rayol pourrrait-il, de manière exemplaire, aborder la gestion du feu avant que celle des fleurs, c'est l'enjeu du Domaine, celui vers lequel tous ceux qui collaborent à ce travail focalisent leur énergie et leur enthousiasme.

GILLES CLEMENT

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE ET DE PAYSAGE
DE BORDEAUX
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

RÉSUMÉ

Le voyage est un sujet généralement traité par les sciences sociales, de la sociologie à l'anthropologie mais très peu emparé par le domaine du paysage. Pourtant, l'expérience du voyage, évoqué dans ce travail comme un déplacement physique hors de son domicile habituel (et en écartant la notion de "voyage intérieur ou spirituel"), s'inscrit par définition dans un espace géographique, dans les quatre dimensions de l'espace-temps, en traversant donc une multitude de paysages.

Aujourd'hui, le voyage est démocratisé et est devenu une forme de mobilité omniprésente. Si les paysagistes aussi voyagent, cette étude a pour but de comprendre comment l'expérience du voyage peut être un moyen à la pratique paysagiste, plus qu'une fin en soi. Cette étude propose alors d'aborder ce thème afin de savoir dans quelles conditions le voyage pourrait-il mettre en évidence des outils paysagistes. Pour cela, la recherche s'appuie sur un corpus de 8 paysagistes voyageurs, dont Gilles Clément.

Mots-clés : voyage - dépaysement - paysagiste - outils - ailleurs - altérité - étrangeté

ABSTRACT

Travel is a subject generally dealt with by the social sciences, from sociology to anthropology, but very little by the field of landscape. However, the experience of travel, evoked in this work as a physical displacement away from his usual home (and excluding the notion of "inner or spiritual travel"), is inscribed by definition in a geographical space, in the four dimensions. of space-time, thus crossing a multitude of landscapes.

Today, travel is democratized and has become a ubiquitous form of mobility. If landscapers also travel, this study aims to understand how the experience of travel can be a means to the practice of landscaping, more than an end in itself. This study then proposes to tackle this theme in order to know under what conditions the trip could highlight landscape tools. To do this, the research is based on a corpus of 8 traveling landscapers, including Gilles Clément.

Keywords : travel - change of scenery - landscaper - tools - elsewhere - otherness - strangeness